PAUL HAREL, 1854-1927

POÈMES

MYSTIQUES ET CHAMPÊTRES

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE C

Tous

U d'/of OTTAWA
39003002483633

3 - Nov - 196

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/pomesmystiques00hare

POÈMES MYSTIQUES
ET CHAMPÊTRES

OUVRAGES DE M. PAUL HAREL

Librairie PLON

ŒUVRES. Poésies. **Heures lointaines. Aux Champs,** couronné par *l'Académie française.* **Voix de la Glèbe,** couronné par *l'Académie française.* Un vol. avec portrait. Prix ..... 5 fr. »

Le Demi-Sang. Roman. Un vol..... 3 fr. 50

A l'Enseigne du Grand-Saint-André. Un vol. 3 fr. »

(Couronné par l'Académie française, prix Lambert.)

Ernest Millet. Un vol..... 2 fr. »

Mme de la Galaisière. Roman. Un vol..... 3 fr. 50

En Forêt. Poésies. Un vol..... 3 fr. »

L'Herbager. Pièce en trois actes et en vers.... 2 fr. »

(Couronné par l'Académie française, prix Lambert.)

Chez LEMERRE, passage Choiseul

La Hanterie. Un vol..... 3 fr. »

Chez JOUVE, 15, rue Racine

Hobereaux et Villageois. Un vol..... 3 fr. »

Chez LANGLOIS, Argentan

Chansons de chasse. Un vol..... 2 fr. »

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE, 6e. — 19736.

PAUL HAREL 1854 - 192

POÈMES

MYSTIQUES

ET CHAMPÊTRES

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
2274
.H43P73
1914

Tous droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

Première partie

L'EUCHARISTIE

I

La fleur du ciboire, l'Hostie,
Qui, blanche et frêle, tremble au jour :
C'est le Dieu de l'Eucharistie,
C'est le prodige de l'Amour.

Le froment n'est qu'une apparence,
Et le miracle qui s'est fait
Passe le champ de l'espérance
Et les limites du bienfait.

Après avoir sauvé la terre,
Le Christ, d'un essor glorieux,
Pouvait retourner à son Père
Et nous oublier dans les Cieux.

Il eût pu, royale victime,
Après s'être lui-même offert,
Borner l'holocauste sublime
A tout ce qu'il avait souffert.

Mais, avant que la mort le frappe,
Il veut, mystérieusement,
Du pain et du vin de sa nappe
Faire un éternel aliment.

La fleur du ciboire, l'Hostie,
Qui, blanche et frêle, tremble au jour :
C'est le Dieu de l'Eucharistie,
C'est le prodige de l'Amour.

II

A notre cœur il se révèle
Celui qu'on reçoit à genoux.
Agneau de la Pâque nouvelle,
C'est toi, c'est toi qui viens en nous.

Toi qui, d'une lèvre inspirée,
Offris au monde frémissant
La beauté de ta Chair sacrée
Et le flot divin de ton Sang.

III

Toi que les bergers et les mages
Ont adoré dans son berceau;

Toi vers qui s'en vont les hommages
Comme au plus pur, comme au plus beau;

Doux Fils que la Vierge contemple
Et que ses parents éperdus

Reverront au parvis du Temple
Maître des docteurs confondus;

Toi dont le verbe se déroule
En parabole sur les monts;

Homme qui remuas la foule
Et Dieu qui chassas les démons;

Toi dont la chair s'est détachée
Sous les coups, lambeau par lambeau;

Toi dont la tête s'est penchée
Sur la Croix et vers le tombeau;

O bon Pasteur, Agneau sans tache,
N'es-tu pas aussi le Dieu fort,
Dont la seule puissance arrache
Lazare aux ombres de la mort?

IV

Jésus, Jésus, Sauveur du monde,
Voici ton Corps ressuscité
Qui monte de la nuit profonde
Jusqu'à l'éternelle clarté.

Nous laisses-tu dans l'esclavage,
Trop misérables pour t'aimer?
Non, car ton sang est le breuvage
Qui va soudain nous ranimer.

Et c'est ta Chair crucifiée
Qui, sous l'espèce du froment,
A notre chair purifiée
Se donne dans le Sacrement.

V

Plus d'oraisons, plus de cantiques,
J'éprouve un indicible émoi :
Sous les voiles eucharistiques
Tout mon Créateur est en moi.

Il me réchauffe de sa flamme,
Il m'apaise avec sa douceur,
Son âme est unie à mon âme
Et son cœur est près de mon cœur.

C'est le pécheur, c'est l'être infime
Qui reçoit la Divinité...
Faites, Seigneur, qu'en cet abîme
Je garde bien l'humilité.

Oh! dans chaque nouvelle aurore,
Puissé-je, épris du Dieu réel,
Aller vous recevoir encore,
Manne vivante, Pain du Ciel!

La fleur du ciboire, l'Hostie,
Qui, blanche et frêle, tremble au jour :
C'est le Dieu de l'Eucharistie,
C'est le prodige de l'Amour.

LE CŒUR DE JÉSUS

C'est au fond des Cieux éclatants,
Séjour des mystiques phalanges,
Que Dieu le Père, avant les temps,
Montra le Rédempteur aux anges.

Les uns, dans l'orgueil et l'émoi,
A l'Homme-Dieu se préférèrent.
Ils maudirent ce nouveau Roi,
Mais les bons anges l'adorèrent.

Ils contemplèrent dans les Cieux
Le Verbe fait chair, tout aimable.
Ils virent son Cœur précieux
Plein d'un amour inexprimable.

Ils virent le Cœur trois fois saint,
Eucharistique et plein de gloire,
Qu'une chaste Vierge en son sein
Porterait, comme en un ciboire.

C'était le Rédempteur vivant
Et c'était le Cœur véritable
De ce lointain petit Enfant
Qui devait naître en une étable.

C'est au fond des Cieux éclatants,
Séjour des mystiques phalanges,
Que Dieu le Père, avant les temps,
Montra le Rédempteur aux anges.

Ton Cœur, ô fils du charpentier,
A travers l'ombre on le devine,
A l'obscur et pauvre métier,
A ta patience divine.

On le voit lorsqu'à ton retour,
Pour les consoler d'une absence,
A tes parents de jour en jour
Tu montres plus d'obéissance.

On reconnaît ton Cœur divin
Lorsqu'auprès des tables joyeuses
L'eau de Cana se change en vin
Dans les urnes miraculeuses.

Lorsque les pains multipliés
Et les deux poissons de l'éphèbe,
Par centaines et par milliers,
Nourrissent les gens de la plèbe.

Mais dans le fils du charpentier
C'est le Bon Pasteur qu'on devine.
Ah! si le troupeau tout entier
Suivait sa houlette divine!

Il est bon, il guérit les corps;
Il est pur, il guérit les âmes;
Il groupe en d'éternels décors
Les petits enfants et les femmes.

Il fait tressaillir les palmiers
Dans les champs que ses mains moissonnent
Et ses disciples, les premiers,
Devant ses miracles frissonnent.

Le lépreux l'invoque. Il l'entend.
Jamais son Cœur ne se dérobe.
Les miraculés, en chantant,
Vont baiser le bord de sa robe.

A sa voix les démons ont fui,
L'aveugle ouvre des yeux de rêve,
Le boiteux marche et devant Lui
Le paralytique se lève.

Il est bon, il guérit les corps;
Il est pur, il guérit les âmes;
Il groupe en d'éternels décors
Les petits enfants et les femmes.

O Cœur, laisse-moi t'adorer
Dans la très sainte Eucharistie.
O Jésus, laisse-moi pleurer
Sur ta puissance anéantie.

Tout entier dans le Sacrement,
Quand tu nous fais ce don suprême,
N'est-ce pas là l'épuisement,
O mon Dieu, de ta bonté même?

Ton Amour à notre besoin
Ne pouvait offrir davantage,
Tu ne pouvais aller plus loin,
Car tu t'es donné sans partage!

Amour, laisse-moi donc pleurer
Sur ta puissance anéantie.
O Cœur, laisse-moi t'adorer
Dans la très sainte Eucharistie...

LE VIN ET LE SANG

Noble boisson que le vin,
C'est aussi le Sang divin
Des calices.
Il brille au vase profond
Et tous les prêtres en font
Leurs délices.

Au sarment devant l'Été
Déjà la sève a monté
Sous l'écorce.
Mais le prêtre au Sang d'un Dieu,
Dans une coupe de feu,
Boit la force.

Heureux l'homme au grand hanap
Qui peut boire, cap à cap,
Loin des fièvres.
L'homme est plus heureux encor
Qui porte un calice d'or
A ses lèvres.

Le vin est d'ocre ou d'argent,
Il est au verre changeant
Rose ou fauve.
Au calice éblouissant
Il disparaît dans le Sang
Qui nous sauve.

Vin pur et délicieux
En ce beau miroir des yeux
Met des flammes.
Mais le Sang du Dieu réel
Sur le beau chemin du Ciel
Met les âmes.

Avant Cana, le Seigneur
Portait déjà dans son Cœur
L'autre agape :

La *Cène* au doux Sacrement,
Où figurent le froment
Et la grappe.

Pour cette œuvre de salut
Le bon Rédempteur voulut
Faire un signe,
Ajoutant, grave et troublé :
Vous n'avez plus ni le blé
Ni la vigne.

Mais c'est Moi que vous avez !
Prenez, mangez et buvez
En mémoire
De Celui qui veut rester
Au moment de remonter
Dans sa gloire.

Agneaux guettés par les loups,
Les ombres autour de vous
Sont épaisses.
Ayez les yeux de la foi
Quand pour vous je change en Moi
Les espèces.

Dans mon amour insensé
Pour vous j'ai divinisé
La matière.
C'est tout mon Sang, ce vin clair.
Et ce pain blanc, c'est ma Chair
Tout entière.

LE BLÉ SUR LA COLLINE

La corneille au grand vol, la buse à l'œil sévère,
Ont passé la colline au-dessus du Calvaire
Où, la couronne au front, pend ce Christ accablé.
Déroulant son manteau vermeil, un champ de blé
Luit, se creuse et déploie, au soleil qui le frappe,
Les feux de ses replis et les ors de sa nappe.
Jusqu'au pied de la croix c'est un bruissement.
Le grain que l'homme ici vint jeter amplement
A germé, puis levé dans les fentes des pierres.

Les yeux du Christ, encor vivants sous les paupières,
Voient. La terre elle-même est prise d'un frisson
Et la brise sonore agite la moisson,
Frémissante aux regards du Dieu qui mit en elle
Le Pain miraculeux de la Vie éternelle.

L'an passé, sous l'ahan des chevaux aux pas lourds,
La glèbe, lentement convertie en labours,
Chaude, fumeuse et vierge, accepta la semence.
Bientôt le jeune blé couvrit la plaine immense;
Après la neige, après les souffles de l'hiver,
Il se montra plus haut qu'en automne et plus vert.
Avril l'emplit d'oiseaux et juin vit le prodige
De l'épi glorieux balancé sur la tige.
Le blé gonfla, mûrit et jaunissant encor
L'ardent soleil d'août en fit ce manteau d'or.

Il bouge. On voit sa gloire au flanc de la colline.
Une vague de feu se déroule et s'incline
Devant la croix, vers l'Homme aux bras suppliciés,
Et sans cesse agrandie elle expire à ses pieds;
Elle y porte son or, sa flamme, sa fumée,
Avec tous les parfums de la plaine embaumée.

O moisson radieuse et folle, il est écrit
Que tu seras changée au Corps de Jésus-Christ.

Notre âme comme un champ recevra la semence :
L'Amour où tout finit, la Grâce où tout commence.
Nous goûterons le Pain vivant, substantiel.
Quelques mots... Et c'est Dieu qui descendra du ciel
Pour donner dans l'Hostie à quelque misérable
Sa Chair humiliée et son Sang adorable.
O moisson, vers ce Dieu qui choisit le froment,
Lève ta grande houle et ton haut flamboiement.
Emporte jusqu'à Lui le frisson de la terre!
O nappe d'or, unie au plus profond mystère,
Rassemble dans ton sein les souffles et les voix,
Fais chanter la colline et soulève la Croix!

LA CROIX DE BOIS

Gardienne des chemins qui vont par les villages,
Vieille croix dont les bras s'ouvrent dans les feuillages;
Toi qu'entourent là-bas, d'un cercle familier,
Et l'épine et le charme et le haut peuplier;
Pour te voir en automne on passe entre des haies
Encor pleines d'oiseaux, de feuilles et de baies.

Au midi les regains verdissent les penchants.
Vers le nord c'est la plaine où, seul au fond des champs,

Le dernier laboureur fait deux haltes pour une
Devant lui c'est la croix, mystérieuse et brune.
Si, craintif et songeur, il ne se signe plus,
Il sait bien que, voilà deux siècles révolus,
Ses ancêtres, au bord de la forêt prochaine,
Sous la hache à grands coups firent tomber un chêne.
Le géant s'étendit sur le sol qui trembla.
Ils en prirent le cœur et le plantèrent là.
On vit la croix de bois debout dans la campagne,
Puis le curé du temps, qu'une foule accompagne,
Bannière déployée un soir vint la bénir.
Les jours diminuaient, l'automne allait finir.
Sur la glèbe brumeuse, aux formes disparues,
Le repos du dimanche arrêtait les charrues.
Le soir tombait, des voix chantaient, le flot humain
Roula, mêlant sa houle aux ombres du chemin.

La croix, deux ou trois fois depuis, fut renversée.
Sa silhouette absente attristant la pensée
De ceux qui la cherchaient dans l'agreste décor,
Pour un nouveau gibet on abattit encor
Un chêne au cœur mystique et, dépassant la ligne
Du hallier frémissant, réapparut le Signe,
L'arbre taillé, plus droit, plus fort et plus vivant
Que le chêne feuillu qui tressaillait au vent.

C'est que le sang du Christ a coulé comme une onde
Sur cette croix dont la Victime apporte au monde
Le pain de l'âme avec le pain matériel,
Tout l'espoir des moissons de la terre et du ciel.

Le Dieu qui la distingue à travers la nuée,
Ne l'a pas vue aux mains des fils diminuée.
Ici, du moins, survit la foi des paysans.
Sur le socle de pierre où pèsent deux cents ans
Les hommes d'aujourd'hui s'agenouillent encore.
Plus d'un ancêtre y vint s'incliner dès l'aurore.
Et voici, retourné dans le soir qui descend,
Le dernier laboureur qui salue en passant.

A MES FILS

Mes fils, c'est près du champ de l'arrière-grand-père
Que la croix fut plantée un jour dans le hallier.
Lorsque l'âge viendra qui la fera plier,
Vous serez là tous trois pour l'accoter, j'espère!

J'ignore si pour vous demain sera prospère.
Moi, je vous laisserai, poète singulier,
Un petit bois, des champs, mes livres, mon cellier
Et ce goût du bon vin que la raison tempère.

Mon souvenir pourrait vous causer quelque émoi :
A cette croix champêtre allez prier pour moi,
Afin que Dieu vous aime et sourie à vos tâches.

Mais si l'arbre divin s'abattait sous l'autan,
Sachez qu'au petit bois un chêne vous attend
Et que ma voix vous crie : Enfants, prenez vos haches!

VŒU

Epouse courageuse et tendre, vieille épouse,
Toi qui, tout bonnement sympathique à mes vers,
Du foyer domestique as fait ton univers,
Sans te montrer jamais ni sotte ni jalouse;

Mère de six enfants (j'avais rêvé de douze!)
Ton salut est pour moi visible aux Cieux ouverts.
De tes fils, demeurés dans les herbages verts,
Pour toi les cœurs battront à jamais sous la blouse.

Aux ombres comme aux plis de mon front soucieux
J'ai vu trembler ta lèvre et se voiler tes yeux.
Alors je me disais : marchons, la vie est belle !

Et la mort? Nous avons le même âge, à peu près.
En attendant le Christ et la Vie éternelle,
Nous dormirons tous deux sous le même cyprès.

L'AMIE

Quand, cherchant vainement quelque vers immortel,
J'aurai de mon esprit épuisé les images;
Bien loin pour l'amitié, trop vieux pour les hommages,
Quand on dira de moi : voici le père un tel;

Conservez-moi, Seigneur, en un proche castel,
L'amie aux cheveux blancs, aux robes à ramages,
Qui garde, près du Dieu qu'adorent les rois mages,
La fleur du souvenir fraîche sur son autel.

Que, tâchant d'expier ma longue gourmandise,
Je m'habitue à l'eau bien claire et que je dise
Tout haut, dévotement, la prière du soir.

Prolongeant l'oraison muette à la chandelle,
Si ma dame un peu lasse enfin daigne s'asseoir,
Comme il me sera doux de rester auprès d'elle !

RÊVE DE NOEL

« Joseph et Marie se présentèrent à l'Hôtellerie de Bethléem; elle était pleine de gens de toute espèce. Il leur fut répondu qu'il n'y avait pas de place pour eux... »

J'aurais voulu tenir l'auberge
De Bethléem au temps jadis,
Afin d'y recevoir la Vierge
Et le maître du Paradis.

Sur le seuil de l'hôtellerie
Accueillant la divinité,
J'aurais aimé que l'on sourie
A ma franche hospitalité.

J'aurais dit aux marchands, aux scribes :
« Vous allez partir à l'instant.
Je veux bien essuyer les bribes
De vos injures en sortant. »

Ayant expulsé la cohorte
D'un geste sûr et d'un ton bref,
J'aurais dit, penché sous la porte :
« Entrez donc, Monsieur Saint Joseph!

Entrez donc, Madame Marie... »
Plus loin, pliant encor le dos,
Du beau lit de l'hôtellerie
J'aurais écarté les rideaux.

Faisant signe à mes domestiques :
Ensemble tombez à genoux.
Maintenant, chantez des cantiques,
Car le ciel est entré chez nous.

Et maintenant, dressez la table!
Ornez de fleurs le plat du jour.
Il faut, moi, que j'aille à l'étable
Afin d'y crier, tour à tour,

A l'âne, au bœuf, voire aux bourriques :
Ne soyez pas jaloux, mangez!
Je vais défoncer mes barriques
Pour désaltérer les bergers.

Il est né, le Sauveur du monde.
Illuminons, maître et valets.
Il faut que dans la nuit profonde
Mon auberge ait l'air d'un palais.

Ah! qu'ils sont faibles nos hommages!
Ah! qu'il est pauvre mon réduit!
Qui donc frappe?... Ce sont des Mages
Qu'une grande étoile conduit.

— Auriez-vous dans votre demeure
Le Roi des Rois, brave hôtelier?
— Mages, vous verrez tout à l'heure
Que j'ai cet honneur singulier.

Vous verrez l'enfant dans ses langes,
Beau, magnifique, éblouissant.
Des bergers, sur l'ordre des anges,
Sont venus le voir en passant.

C'est le Grand, le Fort et le Juste,
Une si haute majesté
Que celle de César-Auguste
Est bien peu de chose à côté.

Mages, cette auberge est la vôtre;
Rois des pays orientaux,
Veuillez entrer l'un après l'autre,
De peur d'accrocher vos manteaux.

O nuit de Noël! Est-ce un rêve?
Par l'ange en secret avertis,
A l'heure où le soleil se lève,
Les trois Chaldéens sont partis.

Survient l'âne. Avec lui j'admire
Le lingot d'or et les présents,
Les grains si légers de la myrrhe,
Les grains rubiconds de l'encens.

Ils sont partis, les rois illustres.
Mais le bœuf entre, pesamment.
Alors moi, le dernier des rustres,
Je me gonfle, — Dieu sait comment!

Car j'entends la Vierge Marie
Dire à Jésus : « Cher enfançon,
N'oubliez pas l'hôtellerie,
Ce Harel est un bon garçon.

Après un bout de purgatoire,
Qu'il a d'ailleurs bien mérité,
Accordez-lui, sous votre gloire,
La Bienheureuse Éternité. »

PÈLERINAGE

Fils de ceux qui portaient des gourdes,
Et comme eux le rosaire en main,
Nous avons pris le long chemin
Qui de chez nous va jusqu'à Lourdes.

Après nous être recueillis,
A la fois joyeux et mystiques,
Nous avons jeté des cantiques
Aux échos de tous les pays.

Les trains filant dans la nuit noire
N'avaient que de pâles clartés,
Mais nous nous sentions emportés
Vers quelque éblouissante gloire,

Vers la Vierge au front radieux,
Mère de la pitié profonde,
Et dont le Fils, Sauveur du monde,
A détrôné les anciens dieux.

Nos yeux de la sainte vallée
Ne pourront plus se détacher :
Voici la grotte et le rocher
Où resplendit l'Immaculée.

Quel rayon du ciel est sur nous?
Voile blanc et robe de neige.
Pour que la Vierge nous protège,
Chrétiens, chrétiennes, à genoux!

Que tout homme acquitte sa dette.
Et vous, mes sœurs, pour moins trembler,
Efforcez-vous de ressembler
A la petite Bernadette,

Ceignez vos flancs, ceignez vos reins,
Prenez la rude discipline;
Jusqu'au gibet de la colline
Montez, montez, ô pèlerins!

Cherchez du côté de la Lance
La Mère aux grands yeux éplorés,
Du Fils baisez les pieds sacrés,
Puis demeurez dans le silence.....

Le Christ a d'étranges pâleurs,
Et, plein d'effroi, le peuple écoute
Le sang qui tombe goutte à goutte
Sur Notre-Dame des Douleurs.....

Mais, à la Grotte revenue,
La foule remercie encor
Dieu qui couvrit de roses d'or
Les pieds de la Dame inconnue.

Peut-être bien qu'elle sourit :
Offrons-lui les flammes des cierges,
C'est elle la Vierge des vierges
Et l'Épouse du Saint-Esprit.

Entre elle et nous quelle distance!
Pourtant, elle a daigné venir.
Aux profondeurs de l'avenir
Sa voix a crié : « Pénitence! »

Pénitence dans nos rancœurs,
Dans notre chair, dans nos pensées.
Amour dans les âmes blessées,
Et charité dans tous les cœurs.

Délivrés des mauvaises fièvres,
Ayons pour le monde anxieux
Plus de lumière dans les yeux
Et plus d'oraisons sur les lèvres.

Et nous aurons correspondu
A l'exaltation suprême
Du Christ qui, toujours, en lui-même,
Nous veut, d'un désir éperdu.

BERNADETTE

A S. G. Mgr Schœpfer.

LA GROTTE

Fille du meunier Soubirous,
Blanche et pure comme la neige,
Toi dont l'insigne privilège
Met le bon peuple en joie et le monde en courroux;
Souvent, dès l'aurore, ô bergère,
Vive, impatiente, légère,
Vers la grotte bénie aux feux resplendissants,
Le rosaire en main, tu descends.

La foule, agenouillée autour de toi, devine
Que le creux du rocher, enfant, n'est pas obscur.
Et pendant qu'un reflet s'attache à ton front pur,
Tes yeux, tes yeux sont pleins de lumière divine.

Doucement dans ta main glisse le chapelet.
Mais ton regard est fixe au bord du capulet :

La Vierge est là, debout, jeune et surnaturelle.
Sous son voile on distingue à peine ses cheveux.
O Bernadette, ô pastourelle,
Pour la dixième fois elle a comblé tes vœux.
Vois : c'est la rose d'or qui brille, épanouie.
Et dans la robe blanche et sous le ruban bleu
C'est le corps virginal de la mère de Dieu !
Écoute : c'est sa voix qui frappe ton ouïe.
Marquant tous les degrés des saintes Visions,
Elle t'a dit, la voix des Apparitions,
Pénétrant peu à peu jusqu'au fond du mystère :
« Priez pour les pécheurs, pour eux baisez la terre. »
Puis elle a dit encore et d'un accent plus doux :
« Allez à la fontaine, enfant, et lavez-vous. »

Toujours la même voix :
« Je veux une chapelle.

Qu'on transmette mon ordre au monde que j'appelle
Et qu'on processionne autour de ce rocher. »

O Madame, à tous ceux qui viendront vous chercher
Serez-vous un jour dévoilée?
Et quel est votre nom?
« Je suis l'Immaculée. »

« Seule, avant le ciel même, en tout temps, en tout lieu,
J'étais dans la pensée et dans le cœur de Dieu.
Devant Lui, préludant à mes destins sublimes,
Je me jouais sur les abîmes.
Par ma Conception sans tache hors du mal,
J'ai reçu le Sauveur dans mon sein virginal.
Et mes bras maternels, chassant la nuit profonde,
Ont porté la lumière et le rachat du monde.
Non, la terre n'est pas si petite à mes yeux,
Car je la touche encor d'un pied mystérieux.
Un souffle agite en bas l'églantier de la roche,
Je descends, j'apparais quand Bernadette approche.
L'innocence l'élève à la beauté des saints
Et son humilité connaîtra mes desseins. »

LES FOULES

En ces lointaines solitudes,
Vers le gave, autour du rocher,
Dieu parle-t-il aux multitudes
Qui se sont mises à marcher?

Qui donc a frappé dans l'espace
Tous les échos de l'univers?
Est-ce un grand poète qui passe
Et dont retentissent les vers?

Quel magicien, quel artiste,
Exaltant soudain le malheur,
A pu faire au monde égoïste
Aimer follement la douleur?

Et qui donc étend sur les claies,
Dans les processions du soir,
Tant de misères, tant de plaies
Devant le Dieu de l'ostensoir?

Pendant que la prière roule,
S'élèvent des bras suppliants.
Un thaumaturge dans la foule
A-t-il soulevé ces croyants?

Non, c'est ton œuvre, ô pastourelle,
Déjà marquée en traits de feu
Lorsque tu vins timide et frêle
Annoncer la Mère de Dieu.

Et ce fut le temps des oracles
Où dans les airs chaque angelus
Envoyait des bruits de miracles
Au monde qui ne croyait plus.

La Foi refit une arrivée
Sur une cavale en plein jour
Et la terre fut soulevée
Dans la prière et dans l'amour.

Oui, les cœurs, les esprits, les âmes,
Tout fut promis, tout fut jeté
Aux buissons ardents dont les flammes
S'alimentent de charité.

LE COUVENT

Toi-même tu devras, bergerette exilée,
Prendre en main le calice et boire tout le fiel.
Bientôt tu laisseras dans la sainte vallée
La grotte où dix-huit fois tes yeux virent le Ciel.

Si tu fuis librement ton pays, ta famille,
Tu veux au moins pleurer la terre où sont les tiens,
Unissant dans ta peine, ô douce jeune fille,
Les regrets naturels aux sentiments chrétiens.

De loin, chercher tous ceux que la tristesse gagne,
Puis, tout à coup, revoir, au bout d'une oraison,
La ville qui s'accroche au flanc de la montagne
Et le toit paternel qui fume à l'horizon!

Bernadette, on sent bien que, sous ton voile sombre,
Pays, famille, tout s'est noyé dans les pleurs.
Et pourtant le Seigneur peut accorder dans l'ombre
La paix conventuelle aux humaines douleurs.

Mais le rocher béni, mais la grotte perdue,
Mais tous les battements de ton cœur anxieux
El les ravissements de ton âme éperdue
Quand les clartés d'en haut venaient frapper tes yeux;

Qui donc te les rendra dans cette vie amère?
Serais-tu condamnée à l'appeler en vain
Celle qui, devant toi, comme une tendre mère,
Sur le rosier sauvage ouvrit son cœur divin?...

Te voilà résignée et bienveillante et sage.
Dis-moi, quoique tes sœurs, épiant ton regret,
N'aient plus remarqué d'ombre à ton calme visage,
N'es-tu pas quelquefois la plus triste, en secret?

Oh! qu'importe... Cachée et soumise et fervente,
Tu pratiques la règle avec humilité,
Trouvant le dénuement d'une pauvre servante
Agréable et conforme à ta simplicité.

C'est bien. Reste fidèle à ton doux béguinage.
Couvre tes yeux profonds de tes petites mains.
La terre, suspendue à ton clair témoignage,
En tumulte est venue et par tous les chemins!

Le cœur des nations brûle où brûlait ton cierge.
S'il fallait que le Ciel te permît d'approcher,
Tu verrais, sous le vide où rayonnait la Vierge,
Des lèvres par milliers qui baisent le rocher.

Ne viens pas : le démon guette ton innocence,
Plein d'astuce et de haine il est prêt à baver.
De l'antique serpent redoute la puissance.
Aux tortueux sentiers comment se retrouver?

Songe à l'esprit du mal, à l'ennemi suprême
Qui nous fait brusquement donner contre l'écueil.
S'il allait, désireux de t'approcher lui-même,
Faire trembler ton voile au souffle de l'orgueil?

Reste donc sur toi-même à jamais repliée,
Aimant tes Visions, repassant tes Secrets,
Tout entière au bonheur d'être enfin oubliée,
En attendant la mort qui vient à pas discrets.

Offre à Dieu ce désir de la gloire inconnue,
Pour être devant Lui la fleur d'humilité,
Ou le lys merveilleux qui dresse vers la nue
Sa blancheur idéale et sa rigidité.

THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

Écoutez l'oraison fervente
D'une petite âme au saint lieu :
« J'ai quinze ans, je suis la servante
De l'Enfant-Dieu.

Il m'attendait, je suis partie
Et tout à coup, sœur des Élus,
Je me suis comme anéantie
En mon Jésus.

La petite âme s'est donnée,
Le petit jouet s'est offert,
Mais vous m'avez abandonnée
Et j'ai souffert.

Du ciel je suis redescendue.
Jésus voulait d'autres combats,
Je suis retombée, éperdue,
Si bas, si bas...

J'ai, tourmentée et solitaire,
Côtoyé l'abîme béant
Où l'on voit sombrer le mystère
Dans le néant.

Mon voile était noir, j'étais veuve.
Au pain qui devait me nourrir
Nulle saveur... J'ai, dans l'épreuve,
Pensé mourir.

Que peut donc faire à la nuit sombre
Le même cri cent fois jeté?... »
— Il peut faire éclore dans l'ombre
Une clarté.

Faire que l'aube coutumière,
Descendant jusqu'aux noirs ravins,
Te restitue à la lumière
Des yeux divins.

Et voici les divines fièvres,
L'Époux redevient caressant :
L'oraison jaillit sur tes lèvres,
Avec ton sang.

Thérèse, au feu qui te dévore
Si tes beaux traits semblent pâlis,
Ta belle âme, plus blanche encore,
Est comme un lys

Agité du vent, mais qui brûle,
Illuminant, dans le combat,
L'Autel, la stalle, la cellule
Et le grabat!

Légère, après ton agonie,
Petite servante au grand cœur,
Tu gagnas la sphère infinie
Où le Seigneur

Vint couronner sa bien-aimée,
En lui disant : « Tu l'épandras,
Cette couronne parfumée,
Où tu voudras.

Épands tes roses merveilleuses,
Je les bénirai tour à tour :
Ce sont les fleurs mystérieuses
De notre amour. »

AU TOMBEAU DE GUSTAVE LE VAVASSEUR

La Lande, 17 août 1913.

Sous les bois qu'il aimait, près de son logis rose,
A l'ombre des vieux ifs le poète repose.
L'église de La Lande, à deux pas du tombeau,
De son doux sanctuaire entretient le flambeau,
Symbole de la foi sans ombre et sans envie
Dont la beauté rayonne, ô Maître, sur ta vie.

Lui qui chantait toujours, il dort sous le granit.
Une aide affectueuse un jour l'y réunit

A son père, à sa mère, en attendant l'épouse
Qu'un silence timide ici rendrait jalouse.

Ton nom, Le Vavasseur, ne s'est point affaibli;
Tu dors dans le silence et non pas dans l'oubli
Et la terre normande, où l'on te goûte encore,
A gardé les échos de ton œuvre sonore.
Pâtres ou laboureurs, les hommes d'autrefois
Se dressent devant nous à l'appel de ta voix.
Tu les as tous fixés, du vieillard à l'éphèbe.
Le *Chant des Moissonneurs* éclate sur la glèbe,
Et dans le crépuscule emportant le blé noir,
Le chartil monstrueux cahote au fond du soir.
C'est l'heure où dans le ciel, sur les côtes prochaines,
Frémissent les bouleaux, les hêtres et les chênes,
Les beaux arbres que nul n'a chantés mieux que toi.
Dans leurs ombres souvent tu passais comme un roi.
Oui, seigneur d'un canton, roi de la poésie,
Voyant de toutes parts à ta forme choisie,
Aux facettes des mots que tu faisais briller,
Jusque dans les festins des gens s'émerveiller.
Tu fus de nos banquets et l'honneur et la joie.
O Maître, il suffisait que le peuple t'y voie
Pour qu'y vienne à grand bruit un flot de paysans.
Pendant un demi-siècle et vingt fois tous les ans

Tu chantas ton pays, son sol ou son histoire
Et chaque hymne ajoutait quelque chose à ta gloire.
Tu redressais ton front hardi, ton œil brillait,
Comme un cidre écumeux ton esprit pétillait;
Ta verve éblouissait tous ces gens de culture
Qui comptaient fièrement des siècles de roture.
Qu'ils en eussent l'orgueil, ce n'était pas mauvais.
Poète, historien, érudit, tu savais
Que des lacs aux rochers, des vergers aux vignobles,
Les habitants des vieux pays sont tous des nobles.
Et quand tes vers partaient comme des feux grégeois,
Les hauts terriens entre eux exaltaient le bourgeois,
L'héritier d'un vieux nom, le fils du grand comptable
Dont la muse en riant s'asseyait à leur table!

Ils t'aimaient comme un chef, ô Maître vénéré.
Dans les bruits de ta mort quelques-uns ont pleuré,
Tous ont vu tristement fuir avec ta pensée
Une âme du pays qu'on n'a pas remplacée.
Maître, voilà pourquoi des pèlerins en deuil,
Des passants, désireux d'une halte à ton seuil,
Viennent sur ton granit, embelli d'une palme,
Mêler la strophe émue à la prière calme.
Ils sont venus de loin, des horizons picards
Où la Bresle et la Somme élèvent leurs brouillards,

D'Amiens aux beaux clochers, la ville sans lagunes,
Mais « petite Venise » avec ses dignes brunes.
L'Évêque Salinis au nom plein de douceur
T'y choisit une épouse, ô cher Le Vavasseur.
Tu fis autour d'Amiens les plus charmants voyages.
Tu flânas, tu rêvas dans les hortillonnages,
Sur les coteaux crayeux où ta Muse a trouvé
Cette femme qui passe avec son bras levé,
Avec ses yeux troublants où vit l'âme du Celte
Et qui dresse dans l'air léger sa forme svelte.

Et plus nombreux encor sont venus les Normands.
Ils ont quitté leur brume aux lointains poudroiements.
Quelques femmes, sortant des lignes vaporeuses,
Unissaient joliment dans leurs mains gracieuses
La violette d'or à l'immortel laurier.
Ceux qui doivent bénir, ceux qui doivent prier,
Les prêtres, noblement rejoignaient le cortège,
Pendant que le disciple, au chemin qui s'abrège,
Récitait d'anciens vers et pleurait à demi,
A toutes ces chansons du vieux Maître endormi.

L'ABBAYE

Cantate (1).

LES MOINES

Suivant le lumineux visage
Du saint homme qui les conduit,
Les moines descendent sans bruit
Au fond d'une forêt sauvage.

LA FORÊT — L'ÉTANG

Nul outil ne pèse à leurs mains!
Arrachant l'arbre, ouvrant la terre,

(1) Musique de F. de La Tombelle.

Ils se sont frayé des chemins
A travers l'ombre et le mystère.
Puis, sur le frisson des roseaux,
Bravant la fièvre et la fatigue,
Dans la couronne de la digue
Ils ont emprisonné les eaux.

L'étang bleuit, le vallon fume,
Le chœur des moines disparaît;
Le voile léger de la brume
Leur cache à demi la forêt.

L'ÉGLISE

Pendant qu'au doux lit qu'elle creuse
Fuyait la rivière peureuse,
Ils ont, sur le coteau charmant,
    Bâti l'église,
Élevé le portail roman,
    Et la tour grise.
Puis, un jour, afin d'appeler
    Les pays proches,
Dans le ciel ils ont fait parler
    La voix des cloches.

LE CLOITRE

Dans le cloître envahi par le soir anxieux
Joignant les mains, baissant les yeux,
Vous passez lentement, moines mystérieux...
Diminués au loin sous la voûte plus sombre,
Votre psaume n'est plus qu'un murmure dans l'ombre.

LES RAMIERS

Légende.

Quant le saint chroniqueur, après de longs voyages,
Se penchait, dans les bois, sur de vieux manuscrits,
Les oiseaux familiers jetaient de petits cris
Dans le vent qui faisait bruire les feuillages.

Évoquant notre histoire ou les siècles premiers
Le long des parchemins courait sa plume agile;
Quand l'écrivain citait quelque tendre évangile,
On entendait là-haut soupirer les ramiers.

Pendant que, sur l'étang, passait la libellule,
Et qu'au loin le soleil miroitait sous les joncs,
Le moine s'en allait, suivi par les pigeons
Qui tournoyaient nombreux autour de sa cellule.

Partout dans l'abbaye, un calme universel;
Des ouvriers, puissants et doux, taillaient la pierre;
L'enlumineur voyait, en baissant la paupière,
L'auréole grandir aux marges du missel.

Mais le soir, à l'appel des cloches argentines,
Les ramiers dans les pins ouvraient l'œil à demi;
Des souffles les berçaient comme un peuple endormi,
Et puis, en des clartés d'aurore, après matines,

Quand les laudes disaient les merveilles de Dieu,
La grâce de la Vierge et la force des anges,
Les beaux ramiers, chargés de toutes ces louanges,
Partaient, d'un vol immense, à travers le ciel bleu!

LA BASILIQUE ET LES MOINES

Ils se sont rassemblés encore
Près des colonnes aux grands fûts;

Et la basilique sonore
S'emplit d'un murmure confus.

Cependant que les litanies,
Seigneur, indiquent ta maison,
Les deux tours aux flèches unies,
La révèlent à l'horizon.

LES RUINES

Voici l'herbe haute et le lierre,
Les tours, les tombeaux, le saint Lieu,
Tout est détruit. Mais la prière
Reste vivante au cœur de Dieu.
La terre garde le silence;
Mais, puisque tout semble banni
De ce désert, l'âme s'élance
Vers l'Infini...

Qu'importe l'humaine mémoire?
Il n'est qu'une immortalité!
Dieu, c'est la gloire,
Dieu, c'est l'éternité!

LE SEMEUR (1)

(Oratorio.)

Premier choral.

Seigneur, père des harmonies,
Daignez entendre, tour à tour,
Chanter dans nos voix réunies,
La Foi, l'Espérance et l'Amour.

Première partie. Entrée.

En ce temps-là Jésus dit au peuple assemblé :
Le royaume des Cieux est semblable à cet homme

(1) Musique de F. de La Tombelle.

Qui, dès l'aurore aux champs, voulut semer le blé.
Tous ses gens étaient las et prolongeaient leur somme.
Il cria : Levez-vous, ô rudes travailleurs!
Venez! Nous n'aurons pas, amis, de temps meilleurs.
Le bon grain germera dans la terre fragile.
Venez, d'un cœur joyeux, venez, d'un pas agile!

Chœur des ouvriers.

Là-bas, dans le matin vermeil,
La terre fume.
Pourtant, voici que le soleil
Chasse la brume.
Le Maître sait que nous voulons,
Fils de la plèbe,
Sur les coteaux, par les vallons,
Fouiller la glèbe.

Duo de femmes.

Nous, les joyeuses
Moissonneuses,
Filles des champs au teint bruni,
Toujours les mêmes, d'âge en âge,
Sous les yeux du Maître béni,
Nous venons nous mettre à l'ouvrage.

Nous aimons les étés méchants
Avec leurs brûlures nouvelles,
Pourvu qu'on voie aux champs
Briller l'or des javelles.

Solo du Maître.

O mes serviteurs bien aimés,
Vous qui, sans haine et sans révoltes,
Défrichez, labourez, semez
Dans l'espoir des bonnes récoltes;
Vous qui travaillez longuement,
Aprement, sans compter les heures,
Jeunes époux, couple charmant;
Vieux gardiens des vieilles demeures;
Quand je vous range à mon côté,
Quand la prière nous rassemble,
En un grand mirage il me semble
Qu'à l'horizon illimité
La moisson merveilleuse tremble...

Chœurs (éloignement).

Au travail! Voici des clartés
Qui se répandent.

Voici les champs de tous côtés
Qui nous attendent
Et plus tard après nous viendront,
Hauts et superbes,
Les lourds chariots qui ploîront
Sous le poids des gerbes.

Deuxième choral.

Quel que soit le temps ou le lieu,
Gloire au Maître du monde!
Que toute voix réponde
A nos voix : Gloire à Dieu!

Paraphrase.

Mais l'antique ennemi vint ténébreusement.
Il mélangea l'ivraie avec le pur froment.
Dans la nuit favorable à la semaille étrange,
Partout se déployait le vol du mauvais ange...

Orchestre et chœur.

Accompagné d'esprits sans nombre,
Le semeur est venu dans l'ombre

Il passe à travers les sillons
Jetant l'ivraie en tourbillons.
    Sur l'infernal ouvrage
    Gronde l'orage.
Aux éclairs qui zèbrent la nuit
Brusquement, la terre pâlit.
Le démon assouvit sa rage
Et l'œuvre de mort s'accomplit.

Chant du semeur d'ivraie.

C'est moi l'apôtre du blasphème!
C'est moi l'éternel révolté
Qui s'est fait une loi suprême
De nuire à la Divinité!
Du ciel je brave les défenses
Et je provoque les offenses
De l'homme ingrat au Dieu clément
Pour en rire éternellement...

A moi tous les champs de la terre!
Tout est détruit, tout est changé.
Je suis maudit et solitaire,
    Mais vengé!

Chœur.

De l'Enfer, du gouffre béant
Ont monté des cris de folie.
Gémissez, l'œuvre de néant
Est accomplie...

Choral de la troisième partie.

Inquiet, le front plein de rides,
L'homme va dans les champs arides,
Il se désole et ne voit pas
Les clartés de Dieu sous ses pas...

Paraphrase.

Mais quand l'herbe eut poussé, l'ivraie aussi parut.
La maison s'étonna, puis chacun accourut,
Criant et demandant au père de famille :
N'avez-vous pas semé du blé dans votre champ?
Nous sentirons l'ivraie aux dents de la faucille.
Père, tout est perdu! C'est l'œuvre du méchant.

Lamentation (chœur).

Vain labeur et soins superflus,
Quel mauvais rêve!
Sur terre on ne voit plus
De blé qui lève.
Dieu ne peut-il des hauts sommets
En nos humbles travaux nous suivre?
Comment lutter et comment vivre
Désormais?

Appel au Maître (soprano solo).

Dieu secourable, ô notre Père,
O vous en qui le monde espère,
Qui nous suivez
Et nous sauvez,
Je sens partout votre présence.
Je crois en votre complaisance.
Tout ce que nous avons semé
Dans l'amour vous l'avez aimé.
Là-haut, là-haut, laissez encore
Monter la voix qui vous implore.

Solo du Maître.

Vous qui doutez
Dans les adversités,
Victimes des maux nécessaires;
J'entends monter vers moi les cris de vos misères.
Ne vous lassez pas d'appeler
Celui qui peut vous consoler
Et qui, sous l'ivraie arrachée,
Vous fera voir comme un trésor
La splendide et pure jonchée
Des épis d'or.

Paraphrase.

Seigneur, puisque l'ivraie abonde, il faut permettre
Aux gens de l'arracher. Non, répondit le Maître.
Il ajouta : Laissez croître confusément
Le parasite et le froment.
Mais ne vous livrez pas à de longues paresses,
Car il viendra, le temps des moissons vengeresses,
Le temps où, tout à coup, les flammes recevront
Les gerbes de l'ivraie et les dévoreront...
Pendant que, sous mes yeux, les hommes et les anges
Porteront le froment dans les célestes granges...

JEANNE D'ARC

VAUCOULEURS

Quand la simple bergère, évoquant nos malheurs,
Eut touché Baudricourt, les gens de Vaucouleurs
Offrirent un cheval à Jeanne la Pucelle.
Bientôt, sous le gippon, ils la virent en selle,
Un chaperon léger couvrant ses cheveux noirs.
« Je pars, dit-elle au peuple, avec de grands espoirs,
Soumise aux Voix du ciel. » Et la foule lui crie :
« Va, va, fille de Dieu, va sauver la Patrie. »

Eh! bergère, tu dois sur la route sans fin
Plutôt trouver l'Anglais que le gentil Dauphin...
Au trot, la lance au poing, la dague à la ceinture,
Tes six hommes de garde, allant à l'aventure,
Pourront-ils jusqu'au bout, femme, te protéger?
Tu chevauches; tes yeux ne voient pas le danger.
Le reître et le bandit se cachent dans la brume,
Se cachent dans les bois où le bivouac s'allume.

Tranquille, mais prudente et gardant tes liens,
Tu couches tout armée entre tes deux gardiens.
Lorsque la nuit se fait plus épaisse, on devine
Un murmure à ta bouche, une arme en ta main fine :
C'est contre le voleur et contre l'ennemi,
Ton petit chapelet, vierge de Domrémy!
Parfois, quand le sommeil abaisse tes paupières,
Tes gardiens, dans le vide essayant leurs rapières,
Battent l'ombre où pourraient encor les appuyer,
D'un bond, les vieux sergents et le jeune écuyer.
A tes pieds, le héraut, plus confiant, plus sage,
Dort aussi, mais sa lèvre à quelque beau message
Vient de s'ouvrir, il parle, ô Jehanne, et ton nom
Il le publie en rêve aux portes de Chinon.

CHINON

Sous les torches de cire, au bruit des hallebardes,
L'humble fille des champs, que précèdent les gardes,
Voit, dans la salle immense, aux lueurs des flambeaux,
Des seigneurs plus hautains, des courtisans plus beaux
Que le Dauphin, couvert d'un habit misérable.
Trompant la bergerette aimante et secourable,
Il n'a, dissimulé dans un groupe, à l'écart,
Ni toque de velours, ni pourpoint de brocart.
Immobile, il maintient sa figure effacée
Dans l'ombre du soupçon qui hante sa pensée.
Jeanne vers lui s'avance. Alors, pâle d'effroi,
Désignant un seigneur, il dit : « Voici le Roy. »
« En nom Dieu, répond-elle, en nom Dieu ! C'est vous-même !
Vous êtes le Dauphin et l'héritier suprême,
Le fils de Charles VI. » Puis tombant à genoux,
Inclinée, elle dit d'un accent ferme et doux :
« Gentil Dauphin, je suis Jehanne la Pucelle !
Gardeuse de moutons, pauvrette, je suis celle,
Prince, qui te salue au nom du Roi des cieux.
Et je viens te mander en des jours anxieux,
De Reims aux fils des rois l'ampoule étant promise,
Que tu seras sacré dans ta ville soumise.

Oui, le Seigneur vous aime, il a pitié de vous,
Saint Louis, Charlemagne au loin sont à genoux.
Prince, écoute et crois-moi, c'est mieux qu'une espérance :
Ils vont sauver ton peuple, ils vont sauver la France!
Bientôt les étrangers, les traîtres, les soudards,
Les maltôtiers, fuiront devant tes étendards;
L'Anglais sera partout harcelé, pris au piège,
Et nous le chasserons d'Orléans qu'il assiège,
Et l'Anglais nous rendra nos châteaux qu'il a pris.
On chantera : Noël! Noël! devant Paris. »

La Pucelle à ces mots montre sa grâce altière :
Elle est debout. La salle a frémi tout entière.
On entend des clameurs... Charles Sept ébranlé,
Apercevant le peuple aux portes refoulé,
Charle a déjà sur lui l'éclat de la couronne.
On l'acclame, il salue, il commande, il rayonne,
Il a la majesté, le courage et la foi :
Il est le Maître, il est le Chef, il est le Roy!

ORLÉANS

Dans le soir la ville étincelle.
Montant son cheval, la Pucelle
Apparaît sous le blanc harnois,

D'Orléans elle voit les rues,
Sourit aux foules accourues
Et passe avec le beau Dunois.

Partout des têtes curieuses,
Des chants, des cris, des voix joyeuses,
Des fleurs sous les pas du coursier.
Elle sourit, la belle fille!
Son œil est bleu, mais quand il brille,
Il a les reflets de l'acier.

C'est la Vierge, c'est la Guerrière.
Si la flèche fait, meurtrière,
Gicler du sang à son jabot;
Malgré les boulets et les flèches,
Elle ira demain par les brèches
Défier Glasdale et Talbot.

Déjà les torches allumées
Lui montrent les bandes armées
Des soldats, des bourgeois, des clercs.
Et de son chevalier fidèle
La cuirasse d'or auprès d'elle
Dans la nuit jette des éclairs.

Où va-t-elle en cet équipage?
Non loin, descendre avec son page
Chez messire Jacques Boucher,
Boire, à la mode de Lorraine,
Quelque petit vin de Touraine,
Bénir le ciel et se coucher.

Repos, sommeil, ô paix divine!
Comme notre cœur vous devine,
Saintes aux visages penchés!
Et l'Archange est là qui regarde,
Pendant qu'au loin, montant la garde,
Le peuple se mêle aux archers.

Tout un peuple veille sur elle.
Et c'est le peuple, ô pastourelle,
Que le Ciel mit sur ton chemin.
Il suit ta houlette légère.
Tu l'auras toujours, ô bergère,
Comme un grand troupeau, sous ta main.

En voyant tes larmes, il pleure.
Dois-tu paraître? Il attend l'heure,
Fidèle, impatient et doux.

Quand tu fais sonner les trompilles,
Il vole à l'assaut des bastilles,
Les gens de guerre en sont jaloux.

Bon peuple, joyeux camarade,
Ce deux mai, c'est jour de parade.
Aux forts anglais Jeanne fait voir,
Un peu folle, son pourpoint rouge
Et même l'aigrette qui bouge
A son chapeau de feutre noir.

Sept mai! L'assaut! Tous aux murailles!
Allez, Dunois, d'Aulon, Xaintrailles,
Passez le rempart aboli.
Jeanne s'avance au feu des mèches,
Elle grimpe, exposant aux flèches
Sa cuirasse d'acier poli.

Là-haut, l'Anglais vomit l'injure :
« Ribaude, sorcière, parjure,
Approche, on te réserve un coup.
Soldats, voyez donc : l'Insensée
Tournoie et tombe, elle est blessée,
Hourra! La flèche est dans son cou! »

Ils vont pointer la coulevrine.
Jeanne a les mains sur sa poitrine.
Le sang virginal a coulé.
Jeanne soupire, elle défaille...
« Nous avons perdu la bataille. »
Murmure un page désolé.

Le soir tombe, c'est la défaite.
Les trompilles dans la retraite
Mêlent leurs tristes notes d'or.
Mais, sur la terre ensanglantée,
Jeanne, à cet appel, révoltée,
Se lève et dit : « Non, pas encor!

Enfants, suis-je donc prisonnière?
Ralliez-vous à ma bannière,
O mes gens, c'est le cri de Dieu! »
Ils reviennent comme une vague,
Avec l'arquebuse, la dague,
Le brandon, la hache et le pieu.

L'assaut recommence! L'armée,
Sous les boulets, dans la fumée,
Monte aux remparts qu'elle investit.

Glasdale vers le pont recule,
Les siens sont là, mais le pont brûle
Et le fleuve les engloutit.

La France, tant de fois battue,
Se venge et se reconstitue!
Bourgeois, écuyers, chevaliers,
Peuple, quels exploits sont les vôtres!
Jeanne a dit : « Les Anglais sont nôtres. »
Orléans n'a plus de geôliers.

Dimanche, huit mai. Quelle aurore!
Devant la diane sonore
Fuite des drapeaux étrangers,
Nos pennons aux tourelles grises,
Les *Te Deum* dans les églises,
Les carillons dans les clochers.

La Pucelle, songeuse, écoute...
D'étape en étape, la route
Se déploie à ses yeux ravis.
Tout au fond : Reims, ville royale,
Le Dauphin dans la cathédrale
Et la foule sur les parvis!

ROUEN

Le Sacre est terminé. Reims a vu ta bannière,
Paris, tes vains efforts. Blessée et prisonnière,
O Fille, réservée à tant de trahison,
Que vois-tu maintenant? Compiègne à l'horizon,
Le rempart où l'on prit ta bannière et ta lance.
Et le roi Charles Sept? Il garde le silence.
Fermant l'oreille aux cris de tes vieux compagnons,
Il laisse la Pucelle aux mains des Bourguignons.
Un bandeau, sur sa vue autrefois attentive,
Peut-il donc lui cacher ton amour, ô captive,
Tes dix-neuf ans, tes yeux en pleurs et ta beauté?
O Vierge de Lorraine, ô lys de pureté,
Du mal que l'on t'a fait, sait-il bien l'étendue?
Que Jean de Luxembourg en secret t'a vendue,
Qu'il t'a livrée enfin au tigre de Beauvais?
Celui-là fait songer à Charle le Mauvais,
Qui te laisse, oublieux, muet, presque complice,
Aller jusqu'à Rouen, la ville du supplice.
Col et pieds enchaînés dans sa cage de fer,
Jeanne autour d'elle entend le rire de l'Enfer.
Quand pour le tribunal de mort on la déchaîne,

Onze geôliers, traînant la luxure et la haine,
La mènent à Cauchon, l'évêque-président.
Celui dont l'or anglais nourrit le zèle ardent,
Tremble et se réfugie en un pâle sourire.
Jeanne avoue humblement qu'elle ne sait pas lire,
Qu'elle ignore son âge et qu'elle n'eut, ma foi,
Jamais d'autre désir que de sauver le Roi.
« Mais pour sauver le Roi quel était ton mérite?
— J'ai prié saint Michel et sainte Marguerite.
— Tes *Voix* ont-elles donc des pieds, des mains, des yeux?
— Vous ne le saurez pas de moi, gens curieux.
— Pourquoi désobéir à ta mère, à ton père
En quittant Domremy?
— C'était bien, je l'espère,
Pour obéir à Dieu.
— Tu portais deux anneaux?
— Oui, je les regardais et je les trouvais beaux.
Ils me venaient des miens.
— Fille, plus d'un te blâme,
Cet habit...
— Donnez-moi des vêtements de femme,
Je ne trouverai pas, devant votre échafaud,
La chemise trop longue et le bûcher trop haut.
— On découvre aisément l'orgueil sous la bravoure.
— Je ne suis, Messeigneurs, qu'une simple pastoure.
— Tu distinguais pourtant ceux qui baisaient tes mains.

— C'étaient de pauvres gens venus par les chemins.
— As-tu, pour t'évader encor, un stratagème?
— Vous ne me ferez pas parler contre moi-même.
— Dis-nous quels sont les faits par tes Saintes prédits.
— Le Roi dans son royaume et Jeanne en Paradis.
— Les Anglais s'en iront?
— Oui, j'en ai l'assurance
De Dieu même : ils seront tous boutés hors de France.
— De ta prison demain tomberont les barreaux,
Si tu fais des aveux.
— Vous êtes des bourreaux.
— Tu seras mise à mort.
— Tuez-moi. Je suis prête. »
Jeanne d'Arc à ces mots a relevé la tête,
Et, de l'évêque hostile au chanoine hagard,
Tout le hideux Conseil tremble sous son regard.
La Pucelle a flétri, d'un mot, ces hommes louches.
Le cri de sa colère est encore à nos bouches :
Bourreaux dans la prison, qui cache entre ses murs
Le confesseur immonde et les geôliers impurs;
Bourreaux au tribunal où dans l'hypocrisie
D'un dogme insidieux on croit l'avoir saisie,
Lorsque son esprit vif lui permet d'échapper
Aux noirs filets de ceux qui veulent la happer;
Bourreaux à Saint-Ouen où la charrette roule,
Sous les hourras anglais et les cris de la foule,

Devant l'Exécuteur que la haine a lâché.
Bourreaux, bourreaux encor place du Vieux-Marché
Où viennent les sergents en habits de parade.
Le Cardinal anglais, rouge au fond d'une estrade,
Les évêques (dont l'un à face de Judas)
Fixent un charriot qu'entourent les soldats.
Jeanne est là, résignée à la sentence inique.
Des cordes font le tour de sa blanche tunique.
On distingue à son front, comme un cercle infamant,
La mitre, qui rappelle ici le jugement
Et dont on a coiffé sa tête opiniâtre :
Hérétique, Relapse, Apostate, Idolâtre,
Voilà ce qui l'amène à l'horrible bûcher.
Elle y monte en pleurant et s'y laisse attacher.
Mais son cœur est ici plus haut que la colère.
Il ne sentira pas la flamme ardente et claire
Qui dévore les pieds, qui brûle les cheveux.
La flamme monte, glisse entre les doigts nerveux,
Mordant les bras, le sein, rongeant la lèvre entière,
Sans pouvoir étouffer les cris de la prière,
Sans pouvoir effacer des yeux qui ne voient plus
Ton image réelle et vivante, ô Jésus!
Tes deux Anges, Seigneur, se tenaient auprès d'elle,
Et toi, pour consoler la martyre fidèle,
Avant qu'elle expirât sur le bûcher, tu vins
Sur ses beaux yeux voilés mettre tes yeux divins,

Anéantir le mal, transformer la souffrance,
Montrer, avant ton Ciel, sous le ciel de la France,
A celle qui, semblable à toi, mourait pour nous :
Les peuples soulevés et l'Église à genoux.

A LA MÉMOIRE
DE MARIE DE BRIGNOLE-SALE,
MARQUISE DE FERRARI, DUCHESSE DE GALLIERA

Est-ce dans le décor d'une légende ancienne,
Dans un pays de rêve aux chemins inconnus,
Qu'orphelins et vieillards ensemble sont venus
Se ranger sous la loi d'une Patricienne?

Loi d'amour, opposée aux rigueurs du destin;
Tendres appels, qu'entend la vieillesse ravie;
Lumière, atténuant ces ombres de la vie
Où l'être sans appui va d'un pied incertain.

La douce charité vous a pris sous son aile,
Vous tous que nous aimons, les jeunes et les vieux.
Vous qui devez garder cette image en vos yeux
D'une femme pieuse et noble et maternelle.

Duchesse italienne et reine de la mer,
Sa couronne brillait des feux de son étoile.
Un jour tout s'effaça. L'épouse prit un voile,
Symbole du veuvage et de l'exil amer.

Des soirs vénitiens évoquant la magie,
A travers le temps morne et son épais rideau,
Revit-elle jamais Saint-Marc et le Lido,
L'Adriatique au loin dans la brume rougie?

A Gênes, revit-elle, au golfe transparent,
L'ombre de son palais?... Souffrit-elle d'un rêve
A l'horizon perdu d'une lointaine grève?
Nul ne l'a dit. Hélas! le mal était plus grand.

Mais lorsque la douleur élève nos pensées,
Tout le cœur se dilate aux maux dont nous souffrons,
La douceur et la paix auréolent nos fronts
Et le plus pur amour vient des âmes blessées.

C'est bien par la douleur unie à la bonté
Qu'elle est venue un jour au-devant des épreuves,
Du deuil des vieux époux et du chagrin des veuves,
Mêlant plus d'infortune à plus de charité.

Mère au charme infini, belle entre les duchesses,
Elle eut ses jours de joie et d'orgueil triomphant,
Mais quand la mort passa, qui lui prit son enfant,
Elle sentit déjà le néant des richesses.

Plus tard, en proie au mal qui devait l'emporter,
Elle tourna ses yeux chargés d'inquiétude
Vers Celui qui connut l'affreuse solitude.
Alors notre Seigneur daigna la visiter.

Il lui dit : « Je connais ta détresse profonde.
Ici-bas nul ne prie et ne pleure sans moi.
Ma fille, songe à ceux qui souffrent comme toi,
Fais par ta charité l'étonnement du monde.

Donne, dépouille-toi, l'amour est le seul bien.
Ma tête s'est penchée et la terre était nue.
Si tu veux pénétrer dans la terre inconnue,
Songe aux déshérités, donne à ceux qui n'ont rien.

De tous mes préférés sois l'égale en largesse,
Travaille pour le Ciel où tu dois t'élever.
Enfin bâtis l'asile et qu'on voie arriver
Grands seigneurs, aumôniers, filles de la Sagesse.

Récompense pour moi les pénibles travaux
De ceux qui, dans l'école enseignant ma doctrine,
Vont aux petits, avec ma croix sur la poitrine,
Vieux semeurs attirés par les jeunes cerveaux.

Ils m'ont ouvert des cœurs et je leur dois des âmes.
Qu'ils goûtent le repos jusqu'à ce dernier soir
Où doucement près d'eux je désire m'asseoir,
Car en leurs yeux éteints j'allumerai des flammes.

Ceux que j'ai rachetés partout je les défends.
Je suis doux pour la mort et tendre pour la vie.
Que l'œuvre de pitié d'une autre soit suivie :
Tu fus bonne aux vieillards, soit donc bonne aux enfants.

Devant mon Sacré-Cœur, dresse sur la colline
Pour trois cents orphelins un palais enchanté.
Qu'il fasse avec l'aurore une blanche clarté,
Qu'il s'empourpre là-haut dans le jour qui décline.

Recueille là tous ceux qui semblaient condamnés,
Que par toi chacun d'eux croie, aime, prie, espère.
Qu'ils comptent sur l'amour infini de mon Père.
Il n'est pas pour le ciel d'enfants abandonnés.

Fais sur un sol chrétien honneur à ma justice.
Que l'immense avenir voie en toi, tour à tour,
L'Ange de la pitié, la Sainte de l'amour.
Et que ton nom partout à jamais retentisse!

Puis, quand viendra la fin de tes jours éplorés,
Lorsqu'une main pieuse aura clos ta paupière,
Femme, j'aurai déjà rouvert dans la Lumière,
Sur ton jeune enfant mort tes yeux démesurés... »

O Prêtres, ce matin en célébrant la messe,
Vous avez murmuré sur le pain et le vin :
« Mon Dieu, vous ne parlez jamais, jamais en vain,
Et vous avez, Seigneur, tenu votre promesse.

Ils partagent là-haut votre félicité,
Oui la mère et l'enfant sont en votre présence.
Le fils porte à vos yeux la robe d'innocence,
La mère a ton manteau royal, ô Charité. »

Seule, à travers l'ombre profonde,
O Charité, tu viens sans bruit.
Rayon divin que l'ancien monde
N'a pas vu briller dans sa nuit.

De Jésus n'es-tu pas l'image,
Puisque tu sortis de son cœur,
Charité, dont le doux visage
Reste penché sur la douleur?

Légère est ta main secourable.
Le respect demeure ta loi.
La dignité du misérable
Est grande et sainte devant toi.

Aux maux du corps, à ceux de l'âme,
Quand vont ta pensée et ton or,
Charité pure, aux traits de femme,
A toi le céleste trésor.

La Foi, tout comme l'Espérance,
N'est qu'une vertu d'ici-bas.
Un jour finira la souffrance,
Mais l'amour ne finira pas.

Source de l'extase suprême,
Charité, cantique éternel,
Tu chanteras devant Dieu même
Et tu rempliras tout le Ciel!

A POIZAT

> Les catholiques ne seront peut-être bientôt plus qu'un troupeau errant.
>
> A. P.

O Poizat, le Catholicisme
Demain peut triompher encor,
Puisque autour de nous aucun schisme
Ne couve sous les mitres d'or.
On peut bien régler nos obsèques,
Briser les Tables de la loi,
Soyons sans craintes : nos Évêques
Gardent le dépôt de la Foi.

La *Religion dépeuplée*?
Prions, chantons dans nos malheurs :
Bientôt la terre consolée
Verra passer la *Fleur des fleurs*,
Et tout l'univers catholique
D'un même cœur communier
Devant le *Pasteur angélique*,
Sous la barque du *Nautonier*.

La troupe errante qu'on lapide?
Parmi nous lequel est tremblant?
Quand la *Foi* relève, *Intrépide* (1),
La couronne du Vieillard Blanc!
C'est le Christ, ce n'est pas le nombre
Qui nous fait tomber à genoux.
Les temps sont mauvais, l'heure est sombre,
Mais qui donc a peur, parmi nous?

Regarde : Nous avons des hommes.
Les saints peut-être vont venir.
C'est le sang de l'heure où nous sommes
Qui fera germer l'avenir.

(1) Devises des Papes.

Avant que surgisse la *Bête*,
En des jours qu'il peut abréger,
Christ enverra du ciel en fête
Quelque flamboyant Messager.

Satan, qui croit encore au nombre,
Satan qui lève ses drapeaux,
Berger du Mal et roi de l'Ombre,
Devra fuir avec ses troupeaux.
Alors, plus de nuit, de souffrance,
Soudain la paix règne en tout lieu.
Le monde est sauvé : sur la France
A passé le souffle de Dieu!

L'ÉVÊCHÉ DÉSERT

On a fermé la grille et les portes anciennes
Que d'Argentré, l'Évêque aux mains patriciennes,
Premier maître et seigneur, vint bénir autrefois.
Il consacra l'autel. Mais l'autel est sans voix.
Nous n'avons plus, divins et baissant la paupière,
Les anges d'or au bas de l'escalier de pierre.
Les Pontifes nimbés, les prélats au grand col,
Abandonnés là-haut, sont les témoins du vol.
Ils peuvent s'étonner, eux qui lançaient des bulles,
De ne plus rien entendre au fond des vestibules,

Le long des corridors, que la plainte du vent.
Les yeux morts, qui restaient sur l'Évêque vivant,
Sur la croix pectorale et l'anneau d'améthyste,
Sont douloureusement ouverts dans l'ombre triste.
Le silence, la nuit, le vide, l'abandon,
Leur laissent-ils la grâce auguste du pardon?
Ou n'ont-ils pas, devant l'Église spoliée,
Sur quelques mots amers la bouche repliée?
En un cercle de gloire, au chef des bienheureux,
Onze fois l'auréole ici répand ses feux,
Et quatre-vingts pasteurs ont illustré le siège.
Les apôtres lointains, à la barbe de neige,
Les prélats élégants aux barbiches de cour,
Ceux qui, portant l'épée avec le manteau court,
Droits, maigres et hautains, troublent de leurs visées
Les évêques joufflus aux figures rasées,
Qu'ils se nomment Latuin, Serlon ou Médavy,
Ont tous aimé le Christ et l'ont tous bien servi.
Le confesseur du Roi, l'aumônier de la Reine,
Du Moulinet, qui touche à Claude de Morenne,
Bertaut, roi de la stance et du vers langoureux,
Se réveillent soudain et s'étonnent entre eux
Qu'on ait pu prendre, avec autant d'immodestie,
Une illustre maison que l'on n'a point bâtie.
Frédéric Rousselet, dont l'œil porte un éclair,
Se lève, tel un prince, et Turgot de Saint-Clair

Parcourant avec lui la demeure volée,
Le colloque des morts devient une mêlée.
Là, d'Argentré s'accuse : « Ignorant le péril,
J'ai construit ce palais sans songer à l'exil. »
Non loin, Boischollet dit : « La colère et la force
Ont clamé contre moi dans la bouche du Corse.
L'homme vivant se rit de l'Empereur tombé. »
Mellon-Jolly, très doux, fait : « Quand j'étais abbé,
Pour tous nos ennemis je priais à mains jointes. »
Trégaro lui répond : « Je leur lançais des pointes.
J'ai tonné dans le prêche et dans le mandement.
La plume me causait un long frémissement,
Quand, hors de l'écritoire où je l'avais trempée,
Elle brillait au jour, claire comme une épée.
Maintenant, Messeigneurs, nous sommes dans la nuit,
Où donc jeter les yeux?... »
Sur la lampe qui luit
En cette humble maison, aux portes de la ville.
L'Évêque est là, debout dans la lueur tranquille.
Loin du palais désert, sombre comme un tombeau,
L'Expulsé veille, prie et garde le flambeau
Qui ne doit pas s'éteindre.
Un ange, sous son aile,
Abrite le veilleur et la lampe éternelle.

Janvier 1907.

LÉGENDE DE SAINT CHRISTOPHE

Au bord d'un fleuve, près des saules,
On le voyait toujours debout
Avec des gens sur ses épaules.
Il les portait à l'autre bout.

Quand ils arrivaient par litières,
L'homme, quintuplant ses fardeaux,
Passait des familles entières
Comme des grappes sur son dos.

A l'aspect des eaux débordées
Il ne s'effrayait point, dit-on.
Il mesurait douze coudées.
Un tronc d'arbre était son bâton.

Il s'en allait lent et superbe,
Courbant le fleuve sous ses pas.
Plus loin, il déposait dans l'herbe
Des gens qui ne le payaient pas.

Mais parfois le géant Christophe
Pensait et disait, malgré lui :
« Je suis vraiment d'une autre étoffe,
Seigneur, que les gens d'aujourd'hui! »

Or, un soir qu'il faisait un rêve,
Saint Christophe, quoique endormi,
Entendit monter de la grève
Cet appel : « Passeur, mon ami! »

Le passeur, ouvrant la paupière,
Murmura : « Le saule a frémi;
C'est le vent qui fait sa prière. »
« Mon ami, passeur, mon ami! »

Pas un souffle d'air. Quel étrange
Appel dans le soir étouffant...
C'est peut-être la voix d'un ange...
C'était la voix d'un bel enfant.

Il était debout sur la rive,
« Tu parlais dans l'obscurité...
Depuis combien de temps? — J'arrive,
Passe-moi de l'autre côté. »

Dans l'eau plus froide que le marbre,
Christophe engage ses pieds nus,
« Il faut t'appuyer sur ton arbre,
Il est des gouffres inconnus, »

Dit l'Enfant. Pour toute réponse,
Le passeur rit. Mais, tout à coup,
Il fait : « Tiens, j'enfonce, j'enfonce,
L'eau va me monter jusqu'au cou.

« L'Enfant, cet Enfant que je porte,
Est cent fois plus lourd que le plomb.
Je sens que le courant m'emporte,
Mes pieds ont perdu leur aplomb!

« Hé quoi! Je porte donc le monde?
Les enfants ne sont pas si lourds!
Je suis dans la vase profonde,
Mon bâton quitte mes doigts gourds... »

Et ses mains touchant un rivage,
Bientôt Christophe s'étonnait
Plus encore : en ce lieu sauvage
Le Corps de l'Enfant rayonnait!

Aussitôt, le géant devine.
Et, pendant qu'il tremble à genoux,
Tombent d'une bouche divine
Pour Christophe ces mots très doux :

« Tu devais, passeur solitaire,
Mille fois périr sous le faix
Du Roi des Cieux et de la Terre,
Mais j'aime bien ce que tu fais.

« J'ai renvoyé sur les eaux calmes
Ton bâton au souffle des nuits.
Demain il portera des palmes,
Des feuilles, des fleurs et des fruits. »

Universitas
BIBLIOTHECA

Et le lendemain, dès l'aurore,
Le ciel commençant à pâlir,
Le géant, qui tremblait encore,
Vit le miracle s'accomplir.

A SAINT CHRISTOPHE

Saint Christophe que nous aimons,
Protégez nos automobiles;
Que leurs volants par vaux, par monts,
Soient aux mains de chauffeurs habiles.

A propos, calmez le transport
Des cyclistes et des gymnastes,
Afin que tous ces gens de sport
Ne voient plus d'ombres dans leurs fastes.

Si quelque train doit dérailler,
Ayez la divine obligeance
D'agir et de nous envoyer,
Une heure avant, la diligence.

Poussez vous-même au raidillon,
Dans la crainte qu'elle ne bourde
Et devenez le postillon
De la patache lente et lourde.

Puissions-nous (comme en un tableau)
Passer les gués sous vos auspices!
Partout, sous la terre et dans l'eau,
Évitez-nous les précipices.

Tendant ses rets à l'homme-oiseau
Sous le zénith si la Mort plane,
Entre les mailles du réseau
Faites glisser l'aéroplane.

Dites à l'homme audacieux
De quoi l'ascension est faite
Et que pour conquérir les Cieux
Il faut l'humilité parfaite.

Rendez-nous bons et courageux,
Passeur, aux robustes épaules :
Demain des souffles orageux
Peuvent écheveler les saules...

Si, par la tempête assaillis,
Autour de nous l'orage gronde,
Recommandez notre pays
A Jésus, le Sauveur du monde.

LÉGENDE

A M. l'abbé Sornin,
curé de St-Evroult-N.-D.-du-Bois.

O saint Evroult, grand solitaire,
Lorsque tu vins,
Sous le règne du roi Clotaire,
Dans nos ravins,
C'était à l'époque farouche
Du loup-garou.
Tu le chassas du pays d'Ouche,
O saint Evroult.

Quelques brigands en un repaire
Vivaient par là;
Tu fus les trouver comme un père.
Alors voilà
Qu'une puissance surhumaine
Les courbe tous.
C'est ton bâton qui les ramène,
O saint Evroult.

N'étant pas de ces plus idoines
A l'oraison,
Tu les plaças parmi tes moines
Dans ta maison;
Et ta main prudente à la porte
Mit le verrou,
Puis tu chantas d'une voix forte,
O saint Evroult.

Tu chantas des hymnes sacrées
A pleins poumons.
Quel bruit ce fut dans nos contrées
Par vaux, par monts!
C'était assez pour que tu visses,
Un peu partout,
Sortir de terre des novices,
Bon saint Evroult.

Petit monastère tranquille,
Doux et pieux,
Loin du diable, loin de la ville,
Tout près des Cieux.
On en parlait au pays d'Exme,
A Montgaroult.
C'était l'embryon de Solesme,
O saint Evroult!

Or, un matin, malgré ton âge,
(Pourquoi? Comment?)
Evroult, tu partis en voyage
Imprudemment.
Le diable dans ton habitacle
Vint par un trou.
A ton retour, quel beau spectacle,
O saint Evroult!

Ni ferveur, ni paix, ni concorde.
Dieu, quel effroi!
Aussitôt tu tiras la corde
De ton beffroi.
Mais le diable, au son de la cloche
(Comment? Par où?)
Se sauva dans la forêt proche,
O saint Evroult!

Il courait, tu courus de même
Vers Echauffour,
Tu l'arrêtas, hideux et blême,
Auprès d'un four.
En le lançant dans la fournaise,
Tu fis : hou! hou!
Tu le laissas cuire à son aise,
Bon saint Evroult.

Pourtant ce démon pitoyable
Criait très haut,
Il criait même comme un diable :
« Le four est chaud!
Quoi! par le nez je rends du soufre!
Je tombe fou!
Oh, que je souffre, que je souffre,
Cher saint Evroult! »

Quand le maudit fut par la flamme
Carbonisé,
Evroult se sentit dans son âme
Tout apaisé.
Et tant qu'il resta sur la terre,
Fait bien connu,
Jamais le diable au monastère
N'est revenu.

Deuxième partie

LE CHARRETIER

J'ai rencontré votre fils André qui conduisait, avec ses trois juments, une haute voiture de foin. Le jeune homme chantait à gorge déployée...

Pendant que la forte attelée
Tirait sur les limons puissants,
Mon fils, à travers la vallée,
Tu jetais de mâles accents.
Tout entier, dans ces jours prospères,
A la gaieté de tes aïeux,
Tu te grisais comme tes pères
De chants sonores et joyeux.

Tombaient sur ta poitrine libre
Les sueurs de tes cheveux blonds.
On entendait dans l'air qui vibre
Hennir au loin les étalons.
Hostile, en un chemin peu large,
La haie égratignait ton foin.
Des cahots balançaient la charge.
On la voyait venir de loin.

La charrette dans la campagne
Maintenant fait gronder ses freins,
Le coup de fouet qui l'accompagne,
André, se mêle à tes refrains.
Et puis, vous montez d'un pas ferme,
Homme et juments, sur le coteau.
Chante, mon fils, voici la ferme,
L'ancien village et le château.

Serviteur, aux greniers du maître,
Porte le foin, porte le blé,
Afin qu'en te voyant paraître
Son cœur soit doucement troublé;
Afin que le soir en famille
Il se dise, après ta chanson :
« Je voudrais avoir une fille
Pour la donner à ce garçon! »

Bon charretier, j'ai vu tes frères,
Jean, l'aîné, Rémy, le jumeau;
Leurs pieds foulaient aussi les terres
Entre l'église et le hameau,
Comme toi mêlés à la plèbe,
Le col ouvert, la faulx en main,
Sous les ors mouvants de la glèbe
Ils se frayaient un grand chemin.

Tous les trois dédaignant les villes,
Vous êtes, loin de leurs clameurs,
Simples, bienfaisants et tranquilles,
Des charretiers ou des semeurs.
Vous allez, près de vos charrues,
Faire surgir dans la saison
Ces silhouettes disparues
De hauts terriens à l'horizon.

Je sais les tâches coutumières,
Mes fils, où vous vous absorbez :
Dans le jour aux vives lumières
Vous êtes bien longtemps courbés.
Mais le soir, comme les vieux Celtes,
Frappés par les soleils couchants,
Vous redressez vos formes sveltes
Sur le ciel rouge au fond des champs.

Lentement, vous longez les crêtes,
La lèvre ouverte au vent du soir;
Et vos monstrueuses charrettes
Disparaissent dans le ciel noir.
Mais pour vous, en la nuit profonde,
La ferme s'emplit de clartés...
O mes fils, pourvoyeurs du monde,
Chantez encor, chantez! chantez!

LES FAUCHEURS

Je garde dans mon cœur et dans mes yeux d'enfant
Les souvenirs lointains et les tableaux rustiques
De ces hommes courbés sous le ciel étouffant,
Et qui, l'un après l'autre, en mouvements rythmiques,

Lançaient les faux d'acier dans l'or de la moisson.
Derrière eux, composant quelques gerbes nouvelles,
Pas à pas, le col nu, droites sur l'horizon,
Des femmes dans leurs bras, emportaient les javelles.

Les travailleurs marchaient dans la plaine, où le vent
Passait en souffles chauds, sous les rudes chemises.
La terre aussi brûlait, mais toujours plus avant
S'en allaient les faucheurs aux échines soumises.

Çà et là, réveillant les perdreaux assoupis,
Ils dispersaient les vols, ainsi que des poussières.
Et des blés orgueilleux ils forçaient les épis
A baiser, en tombant, les glèbes nourricières.

Parfois, quand un arrêt suspendait les travaux,
Quand les faucheurs debout relevaient les paupières,
Leurs yeux restaient fixés sur le tranchant des faux,
Où leurs mains doucement faisaient glisser les pierres.

Chacun d'eux s'arrêtait à la lueur du fil.
Semblables à des dieux puissants, mais taciturnes,
Dans cet air flamboyant, exposés de profil,
Tous maintenaient la faux comme de grands Saturnes.

Non pas la faux des morts, mais celle des vivants,
Dont la lame, friande et bleuie et nacrée,
Peut braver le soleil et la pluie et les vents
De l'aube jusqu'au soir dans la moisson dorée.

Autrefois les faucheurs la piquaient, à midi,
La pointe vers le sol, tout hérissé de chaume,
Et le maître du champ, vigoureux et hardi,
Avec ses compagnons buvait dans son royaume.

Ils savouraient les œufs, le sel et le pain bis.
En cercle, dispersant de petites bouchées,
Ils les multipliaient en songeant aux brebis
Qui viendraient ronger là les herbes desséchées.

Si du travail encor l'ahan montait dans l'air,
Ramenant la sueur à leur peau basanée,
Ils savaient que la faux, de son ultime éclair,
Marquerait au couchant la fin de la journée.

Les femmes s'en allaient, si tôt le soir venu,
Mêlant le vieux refrain à la vieille romance.
Les hommes se dressaient à l'horizon tout nu
Et partaient en chantant dans la campagne immense.

Ils voulaient, malgré l'ombre où s'étouffent les pas,
De leur joyeux retour informer les villages,
Les hameaux attentifs et la ferme, là-bas,
Cachée en un vallon au milieu des feuillages.

Ils se perdaient, longeant la haie aux noirs arceaux.
Aux portes du logis des femmes chantaient seules,
Qui réveillaient le rire en de proches berceaux
Et des échos lointains dans l'âme des aïeules...

LA FORÊT

Forêt, dont le feuillage au printemps vient s'étendre
Doucement sur les nids que bercent les rameaux;
O forêt, dont la voix, si profonde et si tendre,
Enflamme et réjouit le cœur des animaux;

C'est toi qui leur ménage, au bout des longues courses,
L'abri mystérieux favorable au sommeil.
De tes flancs maternels tu fais couler des sources
Qui bouillonnent dans l'ombre et fument au soleil.

Contre les vents, malsains aux pommiers comme aux vignes,
Tes massifs dans le ciel forment d'épais rideaux.
Lorsque les lourds brouillards envahissent tes lignes,
Ils restent sur ta croupe, ainsi que des fardeaux.

Mais bientôt, dissipant les brumes passagères,
Le chaud baiser du hâle assainira ton front.
En passant, il mettra sur les molles fougères
Des nappes de clarté qui te réjouiront.

Gloire au soleil! Voici que la pomme se noue :
La grappe jeune encor pèse au jeune sarment;
L'été gonfle les fruits, la lumière se joue
Dans l'incarnat du trèfle et dans l'or du froment.

Protégeant les coteaux, les vallons et les plaines,
Où la maturité n'a pas subi d'arrêt,
Voici, lorsque la grange et la cuve sont pleines,
Que le troupeau s'en va dans ton ombre, ô forêt.

Il broute au bord d'un chaume, en longeant la forière,
Et les herbes des champs et les feuilles des bois.
Le haut berger se tient pensif dans la clairière,
Où bien souvent les cerfs ont tenu les abois.

Écoutez! L'air s'émeut et le berger s'étonne,
L'été vient de finir, est-ce la chasse encor?
Ou bien est-ce dans l'air la plainte de l'automne?
C'est la chasse! Écoutez le chant lointain du cor...

Le cerf est aux étangs, sous les hautes bruyères
Dont les genévriers se mirent dans les eaux.
Un aboi prolongé passe au vent des clairières,
Puis un chant : l'animal a quitté les roseaux.

Les coteaux sont franchis, la lande est traversée,
L'aboi tumultueux monte, comme un seul cri.
Plus rien... Mais par les chiens la bête est relancée,
Ils empaument la voie et c'est un long récri!

L'animal sur un pic entend sonner la Vue.
Secouant la sueur âcre en ses poils mouillés,
Il redresse les bois dont sa tête est pourvue
Et fixe la forêt de ses yeux effrayés.

Devant lui vaguement la pourpre s'est unie
A des ors affaiblis que le vent roule à flots.
Le cor éclate... au loin sa sauvage harmonie
Couvre les aboiements, les cris et les galops.

Qui donc abordera le grand cerf aux écoutes?
Quels chiens, près de l'abîme, oseront l'approcher?
Quelle main, quel couteau fera tomber les gouttes
D'un sang tiède et royal aux parois du rocher?

Un gros de cavaliers se mêle au soir qui tombe,
Ils approchent. La nuit semble annoncer un deuil.
Le gouffre est à deux pas, la roche le surplombe :
Le fauve attend, debout, plein de crainte et d'orgueil.

Ils l'ont servi. Le sang est noir. La bête est morte.
La langue entre les dents blêmit. Le poil est froid.
Du chien qui l'étouffa, de l'homme qui l'emporte
Le grand fauve en ses yeux garde le double effroi.

C'est la curée enfin sur la colline sombre.
La meute a déjà mis la dépouille en lambeaux.
Le berger brusquement s'est retourné dans l'ombre :
Le carnage s'achève aux lueurs des flambeaux,

Aux sons multipliés des fanfares funèbres,
Cependant qu'un daguet, de son œil élargi,
Voit une flamme immense envahir les ténèbres
Et des chiens fabuleux lécher le sol rougi.

C'est le sol, ô forêt, d'où les chênes s'élancent;
Où les bouleaux d'ivoire, en un geste hautain,
Redressent tout à coup leurs fûts qui se balancent.
C'est la terre où bondit, aux souffles du matin,

La harde, à son réveil joyeuse et délivrée.
C'est le sol qu'ont fouillé, de leurs museaux bouffis,
Les jaunes marcassins qui portent la livrée
Et le vieux solitaire entouré de ses fils.

Terre des pins, avec les mêmes chevelures
Dans l'hiver qui tressaille et dans l'été qui bout;
Vaste champ, où les cerfs déploîront leurs allures
Aussi longtemps, forêt, que tu seras debout!

LE BUSTE

En des bras arrondis, affectueux et beaux,
Vers le socle de pierre, où luisent des flambeaux,
Parmi le jeu des ors, des bronzes et des cuivres,
Dans le hall neuf et blanc où dorment les vieux livres,
Le buste de l'Aïeul fut porté doucement.

Voici qu'il apparaît, vénérable et charmant.
Sur la cravate énorme un petit nœud se joue.
Les pointes du haut col, effleurant chaque joue,

Unissent à l'orgueil de leurs sommets roidis
Le menton volontaire et les cheveux hardis :
En un retrait profond les deux lèvres s'éploient,
Le nez semble frémir, le front fuit, les yeux voient.

L'Aïeul découvre ici les témoins du passé :
L'abbé, sous la perruque, en un cadre effacé,
Montre d'un doigt menu sa plume de Tolède
A la dame au manchon, qui cache une main laide.
Fière de son bonnet, droite, les yeux ardents,
La gorge nue, avec du rire entre les dents,
Quelle est, songe l'Aïeul, cette folle cousine
Qui se fit peindre ainsi, debout dans la cuisine?
Passons. Le fleuve est là. Des barques, des roseaux.
Une arche. La tenture isole des oiseaux
Qui, gobant le poisson nécessaire aux voyages,
Cherchent déjà le ciel à travers les feuillages.
Çà et là, des châteaux; en arrière, des bois.
On imagine loin quelque cerf aux abois,
On entend retentir quelque galop sonore...

Dans le buste on dirait que l'homme écoute encore
Et qu'il a, tout ému, retrouvé chez les siens
En des fastes nouveaux l'âme des temps anciens.

CHASSE A COURRE

Pour Madame Bartet,
Symphonisbe merveilleuse.

L'automne a ramené la chasse au fond des bois.
Le grand cerf isolé, redoutant les abois,
Sitôt qu'il voit pointer l'aube aux lueurs blafardes,
Flaire la brande obscure où sommeillent les hardes.
Quelques fauves, avant les souffles du matin,
Ont longtemps écouté le hurlement lointain
D'une meute au repos, mais qui chassait en rêve.
De nouveau l'aboiement comme un haut cri s'élève.
Chez les vieux animaux plus d'un le reconnaît.
Il cesse tout à coup : voici le jour qui naît.

LE POINT DU JOUR *(fanfare)*

C'est la blonde aurore
Qui vient encore
Dorer les chênes.
Des forêts prochaines
Éclairer les monts.
Qui va sonner à pleins poumons
Le gai retour
De la vie et du jour?

Piqueux, la voie
Nous met en joie,
Prends ton limier,
Au bois sois le premier!
C'est la blonde aurore
Qui vient encore
Dorer les chênes,
Des forêts prochaines,
Éclairer les monts.
Qui va sonner à pleins poumons
Le gai retour
De la vie et du jour?

LE LANCÉ

Piétons et cavaliers. On entoure l'enceinte.
Abois des rapprocheurs. L'animal, plein de crainte,
S'est redressé. Bientôt, prince de la forêt,
Dans sa marche orgueilleuse et lente, il apparaît.
Il traverse la ligne au pas, la tête droite.
Pendant que la lumière aux pavillons miroite,
Dans les trompes de cuivre éclate le *Lancé.*
Le cerf fait un élan, il est loin du fossé.
Maintenant il bondit dans le fourré qu'il ploie.
La meute tout entière est collée à la voie.
Le grand dix-cors ayant les chiens sur ses talons,
A franchi les coteaux, traversé les vallons,
Déhardé quelque cerf, multiplié les ruses
Et la chasse n'a plus que des rumeurs confuses.
La bête se forlonge, on n'entend pas un cri.
Mais, tout à coup, galops, clairs appels, hourvari!
Les chiens font rage en bloc sur la voie empaumée.
De leurs flancs secoués s'échappe une fumée.
Le fauve saute en plaine, on l'a jugé par corps.
C'est la *Vue!* Écoutez le chant lointain des cors :

LA VUE *(fanfare)*

Que la fanfare éclate
En longs accords,
C'est un dix-cors!
Il traîne un peu la patte
Et ses bois sur le dos
Semblent des fardeaux.
La brume
A son corps fume.
Venez voir,
Le poil est tout noir!

Le cerf descend le val profond, portant la hotte.
Il saute dans l'étang dont l'eau lourde clapote.
Derrière lui, l'écume et la colère aux dents,
Sous l'appel du bat-l'eau nagent les chiens ardents.
Il veut faire un moment face à l'horrible troupe.
Un bâtard vendéen lui déchire la croupe.

LE BAT-L'EAU *(fanfare)*

Comme il est beau
Le cerf qui saute dans l'eau!
L'étang sera son tombeau.
Sous nos clameurs sans pitié
Il nage effrayé,
Bientôt il sera noyé.
Des chiens hardis
Les crocs maudits
Mordent en chœur
La bête au grand cœur.
Comme il est beau
Le cerf qui lutte dans l'eau!
L'étang sera son tombeau.

Il ne veut pas mourir, il s'éloigne, il arrive
En un lit de roseaux et touche enfin la rive.

LA SORTIE DE L'EAU *(fanfare)*

Du sombre étang l'animal est sorti.
Prend-il encore un grand parti?
Comme il gagne en boitant le haut du coteau,
Déjà Lafeuille a tiré son couteau...

C'est l'hallali sur pied dans le jour qui décline.
Le maître et le piqueur sonnent sur la colline.
Le dix-cors, renâclant et les yeux élargis,
Plonge au ventre des chiens ses andouillers rougis.

L'HALLALI SUR PIED *(fanfare)*

Le cerf fait tête,
Gare à la bête!
Nos chiens la tiennent aux abois.
Ils sont bien là (Dieu, quelle fête!)
Trente à hurler à pleine voix
Dans les bois...

Tout au fond de la lande où la bête recule
Sinistrement flamboie un rouge crépuscule.
Le grand fauve tombé regarde en frémissant
Les bois de pourpre et d'or, l'horizon plein de sang.
Il meurt, sa langue pend, déjà décolorée.
Tristement la nuit vient. On sonne la *Curée.*

LA CURÉE *(fanfare)*

Lugubre décor
Où le chant du cor
Nous redit encor :
Le grand cerf est mort.
Là, sous le ciel gris,
Les chiens qui l'ont pris
A l'odeur du sang poussent de longs cris.
La meute en grondant s'est ruée au festin,
Le bois cache au lointain
Le soleil qui s'éteint.
Lugubre décor
Où le chant du cor
Nous redit encor :
Le grand cerf est mort!

Là-haut, l'étoile tremble à ta cime pâlie,
Noire forêt, vouée à la mélancolie.
Du carnage nocturne au radieux *Lancé,*
Forêt, dans tes hasards tout un drame a passé.
Le plus beau de tes fils, dès l'aurore aux écoutes,
De son sabot rapide a martelé tes routes.
La lutte longuement jusqu'au soir anxieux
En toi s'est poursuivie, elle a fermé les yeux
Du grand cerf. Et la biche a senti son veuvage.
La guerre s'est mêlée à ta beauté sauvage,
O Forêt! Dans la nuit tu tressailles encor :
L'écho répète au loin le dernier chant du cor.
En tayautés plaintifs, en notes désolées
Il se déploie et va jusqu'au fond des vallées.
Sous la feuille on dirait qu'il berce les douleurs
De quelque faon perdu, de quelque biche en pleurs,
De ces hôtes des bois qui s'étonnent d'entendre
Les plaintes de l'*Adieu* mélancolique et tendre.

L'ADIEU DES PIQUEUX *(fanfare)*

A demain,
La nuit tombe, tout s'efface,
Les champs, les bois et le chemin.
A demain.

Et que l'écho dans l'espace
Prolonge notre adieu lointain.
    Dans vos retraites,
    Biches distraites,
    Beaux cerfs jaloux,
    Tranquilles, couchez-vous...
    A demain
La nuit tombe, tout s'efface,
Les champs, les bois et le chemin.
    A demain
Et que l'écho dans l'espace
Prolonge notre adieu lointain...

CHANSON RUSTIQUE

Aux terres que Dieu m'a données,
Tous mes pommiers bien à l'abri,
Profitant de belles journées,
En une semaine ont fleuri.
Quelques sujets du premier âge
Portent des panaches coquets
Et quelques vieux, suivant l'usage,
Ont arrondi leurs gros bouquets.

La nuit doucement les arrose,
Mais le jour, au brillant réveil,
Sur leur couronne blanche et rose
Verse les clartés du soleil.
Mon voisin qui trouve dans l'herbe
Quelques poussins à peine éclos,
Les repousse d'un pied superbe.
Il fait le tour de son enclos.

Il dit : la terre n'est point sèche,
Tout va bien, l'herbe pousse encor.
De l'autre côté de la brèche,
L'herbage est plein de boutons d'or.
Mais soudain, redressant sa taille,
Mon voisin, le roi des fermiers,
Soulève son chapeau de paille
En apercevant mes pommiers.

Le bonhomme sur chaque joue
A les splendeurs de la saison.
Pourvu que la pomme se noue
Dit-il, après la floraison!
Si la lourde meule en automne
Tourne, tourne dans le pressoir,
Auprès de ma plus forte tonne
Qu'avec plaisir j'irai m'asseoir!

Par des maximes trop sévères
Ne nous faisons point remarquer.
Sous les pichets tendons nos verres.
La vie est belle, il faut trinquer!
Devant le bon cidre qui mousse,
Voisin, ne te fais plus prier,
Mon fils est beau, ta fille est douce;
Il est temps de les marier.

La cloche doit dans la tour grise
Sonner pour eux comme pour nous.
Va-t-on s'émouvoir à l'église
Lorsqu'ils se mettront à genoux!
Puis, dans une joyeuse agape,
Rapprochant les cousins bourrus,
Nous ferons passer sur la nappe
Toutes les couleurs de nos crus.

Voisin que j'aime et que j'honore,
Aïeul de nos petits enfants,
Puisses-tu voir longtemps encore,
Dans ce verger que tu défends,
Épris de la beauté des choses,
Quand les pommiers refleuriront,
Tomber des fleurs blanches et roses,
Comme une neige sur ton front!

SUR LA NAISSANCE DE MON PETIT-FILS ET FILLEUL PAUL PROVOST

Quand le petit Paul vint au monde,
Un homme, heureux de l'approcher,
Demanda, d'une voix profonde :
Sera-t-il poète ou boucher?

Le papa répondit : J'espère
Qu'il pourra faire mon métier,
A moins qu'imitant son grand-père,
Il ne devienne un jour bottier.

Bravo! Pas de vanités sottes.
Ce qu'on doit souhaiter, au fond,
C'est qu'il ait du foin dans ses bottes,
Reprit l'homme à l'accent profond.

Les Provost, dit une commère,
Furent d'excellents cordonniers,
Soit. Mais du côté de la mère,
Tous les Harel étaient meuniers.

Ah! s'il avait, ce petit homme,
Le meilleur moulin du canton,
Il serait joli, Dieu sait comme,
Avec le bonnet de coton!

J'attends plutôt sa réussite,
Fit l'oncle Auguste, du labour.
Ou bien que ce Paul ressuscite
La vieille auberge, au fond du bourg.

Qu'en cet endroit il donne à boire
Aux gens fortunés comme aux gueux.
Ainsi que dans leur humble histoire
L'ont pratiqué ses bons aïeux.

Mais, tout à coup, Paul fit un geste,
Disant : « Il faut vous arrêter.
Ils boiront du lait, s'il en reste.
En attendant, je vais téter.

« Si pour tous la vie est amère,
Le sein que je presse est bien doux.
Laissez-moi donc avec ma mère
Et retournez chacun chez vous. »

LA CHANSON DU MOULIN

Sous des peupliers d'Italie
Je connais un petit moulin.
La meunière est assez jolie
Et le meunier n'est pas vilain.
Le Ciel a doté la famille
D'un bon gros garçon qui moudra.
On soupire après une fille.
Je crois que Dieu les entendra.

En été quand le soleil troue
Des peupliers l'épais rideau,
Il fait étinceler la roue
Et resplendir la chute d'eau.
Le moulin tourne, gronde, éclate,
Et l'homme, un instant accablé,
Se ranime quand il constate
La hauteur de son tas de blé.

En voyant tomber la farine
Le meunier dit : elle sent bon.
Il en a dans chaque narine.
Cela vaut mieux que du charbon.
A son front la farine joue
Comme de la poudre de riz;
Elle retombe sur sa joue
Et jusque dans ses favoris.

A midi le moulin s'arrête.
Alors on mange un beau poisson.
On en écarte chaque arête,
A cause du petit garçon.
Poisson fameux. Est-ce une tanche?
Est-ce une carpe? Est-ce un mulet?
Je n'en sais rien, mais le dimanche
Je sais qu'on mange un bon poulet.

Vers la maison qui n'est pas neuve
Il vient d'ouest un souffle amer.
Le moulin touche au bras d'un fleuve
Qui va se jeter dans la mer.
Parfois, venus de ses rivages,
Sous le ciel bas, par les temps gris,
Se montrent des oiseaux sauvages
Dont la brume étouffe les cris.

Mais tout cela n'est qu'un passage
Sur le petit moulin normand.
D'ordinaire le paysage
Est plutôt gai, clair et charmant.
On n'a pas besoin de formule
Pour y faire un joli tableau
Quand la meunière est sur sa mule
Et qu'elle passe au bord de l'eau.

Tâchez de la voir un dimanche
Dans son corsage zinzolin,
Quand elle met sa coiffe blanche
Devant la glace du moulin.
Tout en elle brille et chatoie,
Elle est contente, elle a souri
En voyant le gilet de soie
Craquer au flanc de son mari.

Quel gilet! Quel état prospère
Chez ce gros meunier diligent!
Le petit gâs dit à son père :
« Faut pas oublier ton argent! »
Le père, en veine de promesse,
Tenant son fils par le menton,
A dit : « Boug'pas pendant la messe,
T'es sûr d'avoir un mirliton. »

Pendant neuf mois le fils unique
Sans relâche a mirlitonné.
Mais un beau jour, autre musique,
Voici qu'un autre enfant est né.
Le meunier, redoutant la lutte,
Parle à son fils avec douceur :
« Mon p'tit gâs, faut lâcher ta flûte
Pour venir embrasser ta sœur! »

LES PARIAS (1)

Quand tout les menaçait, qui les a défendus?
Enfants du crime, enfants trouvés, enfants perdus,
Qui donc leur a souri dans la joie ou la peine?
Quels bras affectueux les ont jamais portés?
Ils ont dû presque tous, à des seins révoltés,
Boire la souffrance et la haine.

Plus tard, comme ils suivaient des chemins hasardeux
Ils n'ont trouvé partout, devant eux, autour d'eux,
Que jugements amers et noires pénitences;
Mais plus tard, au-dessus de l'ombre et de l'affront,
Sans amertume au cœur et sans souillure au front,
Ils ont révoqué les sentences.

(1) *Société de Protection des Engagés volontaires.*

Hier, sous la pitié de ceux qui les aimaient,
Les blessures du cœur en eux se refermaient,
Ils laissaient la bonté leur expliquer le monde;
Leurs lèvres souriaient à de nouveaux destins
Et, pour eux, l'avenir ouvrait dans les lointains
Son arche magique et profonde.

Après les jours de honte, après les jours amers,
Demandant un baptême à l'écume des mers,
Demain les matelots passeront les tropiques.
Et les petits soldats descendus des faubourgs
Empliront la caserne où roulent les tambours,
Où chantent les clairons épiques.

Leur première gaîté fleurira dans les rangs,
N'ayant ni sou, ni bien, ni maison, ni parents,
Ils ne verseront pas de pleurs à la veillée.
De la diane, au loin, quand les voix s'éteindront,
Aussitôt, d'un pied vif et jeune, ils frapperont
La terre poudreuse ou mouillée.

Ils trouveront là-bas le village endormi.
Mais, au bout du hameau, peut-être qu'un ami

Matinal et joyeux saura les reconnaître.
Que ce soit vous ou moi, s'ils reviennent le soir,
Ne pouvant leur parler, au moins pour les revoir,
Nous reviendrons à la fenêtre.

Ils sauront que l'enfant du peuple nous est cher,
Que le fils de l'esprit vaut le fils de la chair,
Et que nous mesurons l'amour à la souffrance.
Les très vieux préjugés touchent à leur déclin :
Il n'est plus de bâtard, il n'est plus d'orphelin,
Tous les soldats sont fils de France !

Je vois les mêmes gens sous le même drapeau.
Demain les parias qui risqueront leur peau,
Vont faire à la Patrie une sublime offrande,
Et cet enfant perdu qu'affligeaient des haillons,
Aux périls de la mer suivra les pavillons
De la France terrible et grande.

Plus haut que le canon qui salue en passant,
Ils entendront s'unir dans un accord puissant
Les musiques du Nord aux musiques françaises.
Ils s'en iront joyeux vers l'Océan peu sûr,
Comme ceux du *Vengeur* et ceux de Port-Arthur,
Mourir aux sons des *Marseillaises*.

Entendez-vous là-bas les sifflements du fer,
L'accompagnement sourd des torpilles d'enfer?
Le ciel tremble, écoutez : une clameur s'élève :
Les marins, saluant la mort du cuirassé,
Jettent des cris! La mer ouvre le lit glacé
Qui bercera le dernier rêve.

Pour le libre pays qu'on ne détruira pas,
Pour la terre qui fut si douce aux premiers pas,
Pour le taudis lointain, pour le foyer des autres,
Ils meurent... Quand un jour les survivants du deuil
Entreront dans la rade, ah! comme orgueil
Nous irons embrasser les nôtres!

Sortis des ateliers, débarqués des vaisseaux,
Par les rudes chemins de la terre et des eaux,
Des affranchis viendront dans le monde où nous sommes;
Ils ont compris l'honneur et ses devoirs sacrés,
Les esclaves d'hier se sont régénérés
Et les parias sont des hommes.

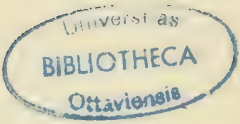
TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'Eucharistie 3
Le cœur de Jésus 10
Le vin et le sang 15
Le blé sur la colline 19
La croix de bois 22
A mes fils 25
Vœu 27
L'amie 29
Rêve de Noël 31
Pèlerinage 36
Bernadette 40
Thérèse de l'Enfant-Jésus 48
Au tombeau de Gustave Le Vavasseur 52
L'abbaye 56
Le semeur 61
Jeanne d'Arc 69
A la mémoire de Marie de Brignole Sale, etc 83
A Poizat 90
L'évêché désert 93
Légende de saint Christophe 96
A saint Christophe 101
Légende 104

DEUXIÈME PARTIE

Le charretier..... 111
Les faucheurs..... 115
La forêt..... 119
Le buste..... 124
Chasse à courre..... 126
Chanson rustique..... 135
Sur la naissance de mon petit-fils et filleul Paul Provost..... 138
La chanson du moulin..... 141
Les parias..... 145



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002483633b

CE PQ 2274
.H43P73 1914
COO HAREL, PAUL. POEMES MYS
ACC# 1414109

A LA MÊME LIBRAIRIE

Madame de la Galaisière, roman, par Paul HAREL. 2e édition. Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Le Cyclope. Drame satyrique imité d'Euripide, en deux actes et en vers, par Alfred POIZAT. 2e édition. Un volume in-8° écu. Prix. . . . . 1 fr. 50

Électre. Tragédie d'après SOPHOCLE, en trois actes et en vers, par Alfred POIZAT. 3e édition. Un volume in-8° écu. . . 2 fr.

Saül, *tragédie en cinq actes et en vers*, suivie d'**Antigone** *tragédie en quatre actes et en vers*, par Alfred POIZAT. Un volume in-16. . . . . 2 fr. 50

Sophonisbe. Tragédie en quatre actes et en vers, suivie d'*Inès de Castro, Méléagre et Atalante*, par Alfred POIZAT. Avec une préface de l'auteur. Un volume in 16. . . . . 3 fr. 50

La Dame aux lévriers, par Alfred POIZAT. Un volume in-16. Prix. . . . . 3 fr. 50

Dans les herbages, par G. LE VAVASSEUR. Un volume in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

Le fils de Monsieur Pommier, par Joseph L'HOPITAL, Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Dans les montagnes Rocheuses, par le baron E. DE MANDAT-GRANCEY. 4e édition. Un volume in-18, avec dessins de Crafty et carte spéciale . . . . . 4 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Lambert.)

En visite chez l'oncle Sam, *New-York et Chicago*, par le baron E. DE MANDAT-GRANCEY. 3e édition. Un volume in-18 avec gravures. . . . . 4 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Lambert.)

Chez Paddy, par le baron E. DE MANDAT-GRANCEY. Ouvrage accompagné de 12 gravures. Dessins de L. MOULIGNIÉ. 5e édition. Un vol. in-18 . . . . . 4 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Lambert.)

La Brèche aux Buffles, par le baron E. DE MANDAT-GRANCEY. Dessins de R.-J. DE BOISVRAY. 2e édit. In-18. . . . . 4 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Lambert.)

Chez John Bull. *Journal d'un rural*, par le baron E. DE MANDAT-GRANCEY. 3e édition. Un vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50

(Couronné par l'Académie française, prix Lambert.)

Aux pays d'Homère, par le baron E. DE MANDAT-GRANCEY. 5e édition. Un volume in-16, avec des gravures . . . . 4 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Lambert.)

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 19736.